LES GRANDS PHARAONS

MARC GABOLDE

TOUTANKHAMON

AKHENATON

LA VALLÉE DES ROIS

HOWARD CARTER

Pygmalion

TOUTANKHAMON

Toutankhamon est sans conteste le plus connu des pharaons et cette réputation n'est pas usurpée. On lui doit le plus fabuleux trésor archéologique jamais découvert et son règne clôt la « période amarnienne » dominée par les figures emblématiques d'Akhenaton et de Nefertiti. Aussi bien du point de vue de l'histoire événementielle que de celui de l'histoire des idées ou l'histoire de l'art, la vie de Toutankhamon baigne dans une ambiance romanesque où l'on rencontre tour à tour Dieu, l'amour, la beauté, l'or et la mort. Grâce à des enquêtes minutieuses, il est possible aujourd'hui d'éclaircir ses origines en s'aidant des études ADN, de retrouver quelques fragments de sa vie de prince et de roi et d'avoir une vision plus précise de l'administration de l'Égypte et de la Nubie sous son règne.
En suivant à la trace les étapes de la découverte de son tombeau, on peut encore enrichir son trésor de pièces insoupçonnées dispersées dans les collections et faire un sort définitif à la « malédiction » qui lui est associée. Entre la mystérieuse reine-pharaon qui régna avant lui et l'arrivée au pouvoir de ses successeurs Aÿ et Horemheb, les dix années qu'il passa sur le trône s'avèrent en fin de compte riches en productions architecturales, textuelles et artistiques, trop souvent éclipsées par les merveilles et les mystères de sa tombe.

Marc Gabolde est Maître de Conférences habilité à diriger des recherches à l'Université Paul Valéry – Montpellier III. Il est l'un des spécialistes reconnus de l'histoire de la fin de la XVIII^e^ dynastie et a participé à des missions archéologiques notamment à Thèbes et dans la nécropole royale d'Amarna. Auteur de plusieurs ouvrages et articles en relation avec Toutankhamon, ses travaux s'attachent à mettre en perspective l'histoire égyptienne dans le cadre plus large de l'histoire mouvementée du Proche Orient à la fin du XIV^e^ siècle avant notre ère.

Pygmalion

15-IX Création Studio Flammarion Photomontage d'après des images © akg-images / Interfoto / Sammlung ; © Bridgeman Images

LES GRANDS PHARAONS

TOUTANKHAMON

Collection dirigée par Pierre Tallet

MARC GABOLDE

LES GRANDS PHARAONS

TOUTANKHAMON

Pygmalion

DANS LA MÊME COLLECTION

DJÉSER ET LA III^e DYNASTIE
par Michel Baud

*

SÉSOSTRIS I^er ET LE DÉBUT DE LA XII^e DYNASTIE
par Nathalie Favry

*

SÉSOSTRIS III ET LA FIN DE LA XII^e DYNASTIE
par Pierre Tallet

*

ÂHMOSIS ET LE DÉBUT DE LA XVIII^e DYNASTIE
par Christophe Barbotin

*

THOUTMOSIS III ET LA CORÉGENCE AVEC HATCHEPSOUT
par Florence Maruéjol

*

AKHÉNATON
par Dimitri Laboury

*

RAMSÈS II
par Claude Obsomer

*

SÉTHI I^er ET LE DÉBUT DE LA XIX^e DYNASTIE
par Julie Masquelier-Loorius

*

MÉRENPTAH ET LA FIN DE LA XIX^e DYNASTIE
par Frédéric Servajean

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2015, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0990-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles.L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

En janvier 1923, selon les colonnes du magazine *L'Illustration*, Toutankhamon était devenu en à peine deux mois « *l'homme le plus populaire de la Grande-Bretagne* [1] ». Depuis, sa notoriété n'a fait que croître et le jeune roi est certainement le plus universellement connu de tous les pharaons.

La découverte de son tombeau y est bien entendu pour beaucoup, mais s'y ajoute un aspect romanesque qui n'était pas immédiatement perceptible au début du XX^e^ siècle.

Tous les ingrédients d'une excellente histoire étaient effectivement là : un fabuleux trésor, des morts apparemment inexpliquées et, en arrière-plan, l'essor et la chute du premier monothéisme historique. L'étrange promoteur de ce culte solaire insolite, Akhenaton, avait de surcroît épousé la plus belle femme de l'Antiquité, Nefertiti, dont la beauté intemporelle était en passe d'être révélée [2] et l'on ne doutait pas que le roi soudainement célébré leur était apparenté. Toutankhamon était un bel adolescent ténébreux, aussi riche que puissant et son règne apparaissait comme un moment privilégié dans une époque déjà remarquable où l'art et les idées frappaient par leur apparente modernité. En outre, les mystères entourant l'existence de ce souverain à peine sorti de l'enfance, le secret de ses origines et l'énigme de sa mort prématurée permettaient toutes les hypothèses et élucubrations ; elles fleurirent donc aussitôt.

Pourtant, le trésor de Toutankhamon, par son omniprésence, constitue une sorte d'écran éblouissant qui empêche d'apprécier la véritable richesse documentaire de ce règne singulier. Pour y parvenir, il faut oublier l'or et procéder comme on le fait lorsque l'on

étudie les règnes de l'immense majorité des pharaons dont la tombe a eu la « chance » d'être pillée. Il faut interroger chaque relief, questionner chaque statue, scruter chaque inscription, examiner chaque tesson pour en extraire les quelques informations qu'ils recèlent et qui, une fois assemblées et confrontées à d'autres sources, prendront enfin un sens.

On pourrait, d'ailleurs, écrire une histoire du règne de Toutankhamon sans utiliser un seul objet provenant de son tombeau et, il faut bien l'avouer, la tentation fut grande parfois de relever ce défi.

Car, depuis la découverte de 1922, la connaissance du règne de Toutankhamon a bénéficié de l'apport de beaucoup de nouveaux monuments et d'études particulières. Les temples de Faras et de Kawa en Nubie ont ainsi fait l'objet de publications exhaustives [3] et tous les reliefs de la colonnade de Louqsor sont désormais accessibles grâce aux relevés et études de l'Oriental Institute de Chicago [4]. Ces trente dernières années, plusieurs tombes contemporaines du roi ont également été découvertes ou redécouvertes. À Saqqarah, ce sont celles de quelques-uns des plus hauts personnages de l'État comme le généralissime Horemheb [5], le ministre des finances Maya [6] ou la nourrice de Toutankhamon Maïa [7]. À Akhmîm, l'hypogée d'un des précepteurs du roi, Senqed, a été identifié dans les années 1990 [8] et à Thèbes c'est la chapelle du premier prêtre d'Amon Parennefer/Ounnefer qui a surgi des décombres de la nécropole civile [9]. De son côté, la publication du mémorial construit par Aÿ pour Toutankhamon à Karnak, actuellement en cours [10], devrait bientôt être achevée [11]. Le hasard a également, parfois, permis des trouvailles inattendues. Ainsi, la découverte fortuite de la stèle de Penniout dans une oasis méridionale a donné un éclairage inespéré sur le contrôle de la frontière méridionale de l'Égypte [12]. Les études du mobilier funéraire de Toutankhamon se sont également poursuivies depuis la découverte. Les chapelles dorées [13], les arcs [14], les chars [15], le naos doré [16], les trônes [17], les modèles de navires [18], les inscriptions en cursive hiératique [19], les restes végétaux [20] et le sarcophage de quartzite [21] ont ainsi été publiés. Les restes humains, souvent examinés, ont reçu récemment une attention particulière utilisant les technologies modernes de radiographie et d'étude du patrimoine génétique [22].

D'innombrables ouvrages ont également traité du règne du jeune roi et du contexte historique. Beaucoup de ces volumes, écrits par

des auteurs non égyptologues, encombrent les rayons des bibliothèques plus qu'ils n'informent véritablement sur le règne [23] et la plupart des sources dont on s'est servi ici sont des articles savants publiés dans des revues spécialisées à l'accessibilité variable. Dans ce genre d'investigations, l'accès à des travaux inédits peut être également une source inestimable et je ne saurais assez remercier N. Kawai qui m'a permis d'avoir accès à sa thèse inédite soutenue à la Johns Hopkins University de Baltimore en 2005. Beaucoup des enquêtes prosopographiques présentées ici doivent leur qualité à ses patientes recherches [24].

L'image du règne a donc assurément gagné en lisibilité depuis quatre-vingt-dix ans et les documents extérieurs à la tombe, que l'on peut confronter avec des sources du même ordre pour l'ensemble du Nouvel Empire, permettent une mise en perspective que les seuls objets du tombeau, par leur isolement même, interdisaient. En effet, à part quelques pièces, souvent peu connues, qui livrent d'avares confidences – une canne de roseau (Carter n° 229), un éventail (Carter n° 242) –, la vie du souverain est pratiquement absente de sa sépulture et l'Égypte dans laquelle il vécut est à peu près ignorée.

On ne trouvera donc dans les pages qui suivent que peu de références au trésor de Toutankhamon. Cette discrétion est délibérée. Le lecteur pourra s'étonner de l'absence d'une belle photographie du magnifique masque d'or. Il cherchera vainement un cliché du cercueil en or massif de 110 kg et ne reconnaîtra peut-être pas « son » Toutankhamon. Mais il découvrira, on l'espère, un autre Toutankhamon, moins clinquant, moins spectaculaire mais tout aussi passionnant et inattendu et, surtout, beaucoup moins connu. À tous ceux que les ors de Toutankhamon fascinent légitimement, on ne pourra que conseiller, en plus de la consultation des dizaines de catalogues des expositions *Toutankhamon*, les plus récentes publications consacrées au trésor, notamment celle de T.G.H. James, illustrée par les excellentes photographies d'Araldo de Luca [25] ou encore l'ouvrage de Zahi Hawass enrichi des remarquables clichés de Sandro Vanini [26].

Les documents parvenus jusqu'à nous ne représentent qu'une infime portion des monuments d'origine. Le travail de l'historien consiste en quelque sorte à reconstituer une immense fresque à partir de fragments infimes, sans continuité apparente. Non seulement le nombre des pièces conservées du puzzle est dérisoire, mais

on ignore encore les limites du tableau original comme le nombre et la nature des motifs iconographiques qui le composaient.

Le recours à l'imagination est donc indispensable pour combler les lacunes de la documentation. Contrairement à une opinion généralement partagée, l'imagination n'est pas un dévoiement de la méthode historique, mais son essence même. Elle seule permet de relier les documents entre eux pour établir les faits ; elle seule permet de leur donner un sens plus global en les inscrivant dans un contexte. Réunir, trier, analyser les documents n'est qu'une première étape et la vérité est souvent fuyante. Elle ne tient quelquefois qu'à d'infimes traces de signes hiéroglyphiques d'interprétation difficile dans des inscriptions effacées ou surchargées. C'est avec ces vestiges à peine palpables que l'archéologie tente de faire surgir des événements dans lesquels l'Histoire puisera les matériaux nécessaires à ses analyses. Pour prendre une image plus moderne, la documentation archéologique est à l'histoire de l'Antiquité ce qu'un cimetière de voitures est à l'histoire de l'automobile. L'archéologue pourra établir la composition du parc des véhicules, constituer une typologie et assurer une chronologie. Avec les mêmes éléments, l'historien tentera en plus de reconstituer le statut socio-professionnel des automobilistes et le code de la route. La part d'incertitude sera toujours considérable, les tâtonnements inévitables et les résultats provisoires. Quels que soient les efforts des spécialistes et la qualité de leurs méthodes, le passé reste imprévisible.

I

LA DÉCOUVERTE DE LA TOMBE DE TOUTANKHAMON

La première marche

Lorsque, le 4 novembre 1922, Howard Carter arriva dans la Vallée des rois, vers 10 h, un silence et un calme inhabituels régnaient sur le chantier. D'ordinaire, les coups des houes métalliques et les conversations des ouvriers témoignaient de loin de l'activité de fouilles. La sixième campagne de Carter dans la Vallée des rois avait commencé trois jours plus tôt, en contrebas de l'entrée de la tombe débutée par Ramsès V et achevée par Ramsès VI. Il fallait assez rapidement fouiller et libérer cet emplacement pour permettre aux quelques touristes qui bientôt se presseraient dans la nécropole royale de visiter la magnifique tombe commune de ces deux rois. Depuis trois jours, les ouvriers avaient enlevé environ un mètre et demi de gravats et des alignements irréguliers de pierres indiquaient la présence d'abris provisoires liés de toute évidence au creusement de la tombe ramesside située au-dessus. Ces « cabanes » étaient conservées sur environ cinquante centimètres d'élévation au mieux. Après les avoir dégagées, Carter les avait photographiées et avait tracé leur plan sur la grande carte de la vallée qu'il enrichissait régulièrement [1]. Le programme pour le 4 novembre était de détruire ces cabanes pour sonder les remblais sur lesquels elles étaient fondées jusqu'au sol rocheux qui devait se trouver au moins un mètre et demi plus bas.

Mais, ce matin-là, les ouvriers étaient inactifs et attendaient sans bruit l'arrivée de Carter [2]. Il comprit immédiatement que quelque

chose sortant de l'ordinaire avait été découvert. Les ouvriers lui annoncèrent alors que, sous les remblais supportant la première cabane de pierre qui avait été soigneusement démontée, ce qui semblait une marche de pierre creusée dans le roc avait été dégagée. Carter se rendit immédiatement à l'emplacement de la trouvaille. Le lit asséché du torrent qui constituait le fond de la vallée était effectivement interrompu par une dépression où se distinguait un angle droit visiblement taillé dans le rocher. Ce pouvait être le coin nord-est de l'entrée d'un hypogée. Pour en avoir le cœur net, Carter fit nettoyer la partie sud du rocher et, effectivement, une marche taillée dans le roc apparut dans son intégralité. L'archéologue attribua à la « trouvaille » le n° 433. C'est le dernier numéro porté sur sa carte dont la réalisation fut suspendue à partir de ce jour (fig. 1).

Une tombe, ou au moins l'entrée d'un hypogée, avait donc bien été creusée là. Les murets de pierre grossiers qui avaient été édifiés au-dessus assuraient que cette entrée était antérieure à la XX^{e} dynastie et qu'au pire, s'il s'agissait d'une tombe pillée dans l'Antiquité comme la Vallée des rois en offrait de multiples exemples, ce pillage éventuel n'était en tout cas pas postérieur au règne de Ramsès V.

Carter entreprit de commencer à dégager l'escalier le jour même et de poursuivre le lendemain, 5 novembre. Le travail était nécessairement lent : les déblais devaient être examinés avec soin pour récupérer les quelques artéfacts abandonnés par les Anciens lors du comblement de la volée de marches. Au nord-ouest de la cavité, à l'aplomb du rocher taillé à la verticale sous un léger ressaut, les restes d'une porte scellée recouverte de plâtre furent peu à peu dégagés et, après qu'eurent été exposées au jour quatorze marches, il devint évident que la porte scellée était intacte.

Sur l'enduit, rapidement lissé à mains nues autrefois, des empreintes de sceaux avaient été appliquées avant que le plâtre eût durci. En comparant plusieurs d'entre elles, Carter parvint à reconstituer le dessin de la matrice originale : un chacal couché sur neuf prisonniers. C'était là le sceau officiel de la nécropole. Il indiquait qu'après son ultime fermeture, des fonctionnaires, en apposant solennellement leurs empreintes sur la porte du tombeau, avaient officialisé l'achèvement de leur travail. L'escalier avait alors été comblé et la tombe promise à l'oubli. En revanche, pour Carter, ces sceaux ne donnaient aucune indication sur l'identité du propriétaire, ni sur l'époque précise à laquelle la tombe avait été close.

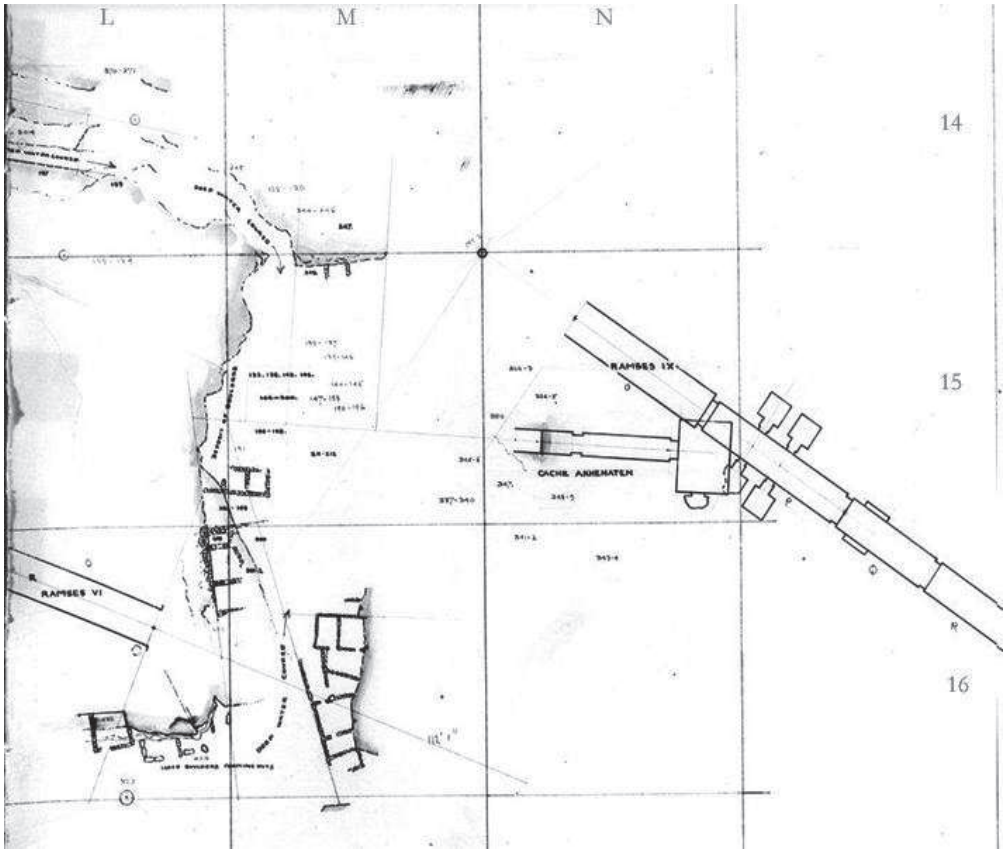

Fig. 1 : Détail de la carte manuscrite de Carter montrant la progression des travaux en 1922. Le point n° « 433 », à quelques mètres devant l'entrée de la tombe de (Ramsès V et) Ramsès VI, contre les alignements des murets des abris antiques, correspond à la première trace de la tombe de Toutankhamon. La réalisation de la carte a été interrompue après cela. D'après Carter MSS. I.G. 52
© Griffith Institute

C'était néanmoins l'indice encourageant que la tombe renfermait quelques vestiges de valeur. On n'aurait a priori certainement pas maçonné une porte et marqué de sceaux une tombe vide [3].

Au sommet de la porte scellée, quelques éclats de plâtre étaient tombés et laissaient voir un linteau de bois pris dans la maçonnerie. Carter pratiqua un petit orifice juste en dessous afin de voir au-delà du blocage. Ce simple coup d'œil lui permit d'apercevoir un corridor descendant en pente, comblé presque jusqu'au plafond de remblais. Il était clair que l'on avait pris un grand soin à rendre hermétique la dernière fermeture du tombeau.

Malgré l'excitation, Carter décida de combler de nouveau l'escalier et d'informer son mécène, Lord Carnarvon. Il recouvrit avec les déblais des jours précédant l'entrée du tombeau et, à la fin de la journée, il n'y avait plus trace de la tombe. Carter avoua d'ailleurs qu'en voyant de nouveau son chantier tel qu'il l'avait ouvert cinq jours plus tôt, sans tombe, il dut se persuader plusieurs fois qu'il n'avait pas rêvé. Le lendemain, Carter envoya un télégramme à Highclere, la résidence de Carnarvon : « *Avons enfin fait une merveilleuse découverte dans la Vallée : une magnifique tombe avec sceaux intacts. Tout recouvert en attendant votre arrivée. Félicitations.* »

Lord Carnarvon

Cela faisait maintenant quinze ans que George Edward Stanhope Molyneux Herbert, 5e comte de Carnarvon et Howard Carter travaillaient ensemble en Égypte. Titulaire du deuxième permis de conduire d'Angleterre – le premier ayant été accordé sans épreuve à la reine Victoria –, l'aristocrate britannique, amateur de vitesse, avait été également l'une des premières victimes de la route suite à un accident survenu en 1901 près de Bad Schwalbach en Allemagne. Son médecin, pour guérir les conséquences douloureuses et handicapantes de ses fractures, lui recommanda un climat sec et chaud. L'Égypte était une convalescence parfaite. Les occupations pour un Lord anglais amateur de sensations y étaient néanmoins rares. L'archéologie y remédierait.

En 1907, suivant une recommandation de Gaston Maspero, alors directeur du Service des Antiquités, Lord Carnarvon confia la direction officielle de son chantier à Howard Carter, archéologue

renommé pour le sérieux de son travail, son intransigeance et son caractère parfois difficile.

Entre 1908 et 1916, les deux hommes fouillèrent dans la nécropole civile de Thèbes, non loin du temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahary, et firent quelques découvertes qui leur assurèrent une reconnaissance certaine en tant qu'archéologues. Carter et Carnarvon découvrirent ainsi en 1913-1914 une tombe royale, connue des populations locales, et qui appartenait soit à Amenhotep I^{er}, soit à son épouse, la reine Ahmès-Nefertary. En 1916, les fouilleurs britanniques eurent même la surprise de prendre possession pour le compte du Service des Antiquités de la tombe d'Hatchepsout, épouse royale de Thoutmosis II, creusée au milieu d'une falaise, alors qu'elle était en cours de pillage par des villageois.

Carter attendait en fait que la concession accordée à l'avocat d'affaires américain Theodore DAVIS dans la Vallée des rois expire pour prendre le relais. Entre 1902 et 1914, Davis avait trouvé ou dégagé plus d'une trentaine de tombes de la Vallée des rois, au nombre desquelles on comptait celles d'Hatchepsout pharaon (KV 20, 1903), de Thoutmosis IV (KV 43, 1903), de Youya et Thouya, beaux-parents d'Amenhotep III (KV 46, 1905), d'Akhenaton (KV 55, 1907), d'Horemheb (KV 57, 1908) et de Siptah (KV 47, 1907). Carter avait travaillé avec Davis et il savait que ce dernier avait mis au jour en 1907 une cache avec des objets au nom de Toutankhamon (KV 54). Davis avait jugé la trouvaille de peu d'importance et accorda à H. WINLOCK, conservateur au Metropolitan Museum of Art de New York l'essentiel de sa part du dépôt. En l'examinant soigneusement, Winlock se rendit compte qu'il s'agissait de rebut du matériel qui avait servi pour l'embaumement et l'inhumation de Toutankhamon [4]. Carter, informé oralement par Winlock de son raisonnement, savait ainsi que Toutankhamon avait été inhumé dans la Vallée des rois et, comme aucune tombe à son nom n'y avait été découverte, il pouvait donc supposer que celle-ci restait encore à trouver. Malgré le constat désabusé de Davis en 1912 : « *je crains que la Vallée des rois ne soit maintenant épuisée* », Carter était certain qu'il y avait encore quelque espoir de retrouver un tombeau peut-être intact. En effet, bien que le sol originel de la Vallée des rois ait été atteint à de nombreux endroits, il était évident que d'énormes masses de matériaux provenant du creusement des tombes ramessides et des déblais des fouilles anciennes et modernes recouvraient des niveaux

antérieurs à l'ère des Ramsès, c'est-à-dire contemporains de la XVIII^e dynastie. En déplaçant ceux-ci, la possibilité de trouver des tombes non explorées depuis au moins le XI^e siècle av. J.-C. était loin d'être une vue de l'esprit.

En 1915, la concession de fouilles de Davis étant parvenue à son terme, Carnarvon et Carter purent demander une autorisation de travail pour la Vallée des rois. Carter commença les fouilles non pas dans la vallée principale, mais dans la Vallée de l'ouest où se trouvaient deux tombes royales de la fin de la XVIII^e dynastie, celle d'Amenhotep III, WV 22 (commencée par Thoutmosis IV) et celle d'Aÿ, WV 23, le successeur de Toutankhamon. La tombe d'Amenhotep III était probablement ouverte depuis l'Antiquité et avait été explorée par les savants de l'Expédition d'Égypte en 1799. Celle d'Aÿ avait été grossièrement dégagée par Belzoni en 1816. L'apparition sur le marché local de l'art de trois plaques de cornaline (actuellement au Metropolitan Museum of Art, New York) supposées provenir des environs de la tombe WV 22 avait laissé penser à Carter que d'autres objets de ce type pouvaient être encore enfouis dans la tombe ou à proximité de son entrée. Les abords de la tombe fournirent un fragment de figurine funéraire au nom de la reine Tiyi, épouse d'Amenhotep III et, devant l'entrée, cinq dépôts de fondation – dont un au nom de Thoutmosis IV – furent découverts. Dans la tombe, Carter vida le puits funéraire qui livra d'autres fragments de mobilier funéraire.

Il se peut que, dès cette époque, Carter ait voulu poursuivre son enquête sur l'éventuelle tombe « manquante » de Toutankhamon. La Vallée de l'ouest était effectivement un emplacement possible dans la mesure où le jeune roi avait régné entre Amenhotep III et Aÿ et que ces deux rois avaient choisi ce vallon isolé et sauvage, à l'ouest de la branche principale de la Vallée des rois, pour y faire creuser leurs ultimes demeures. Seules cinq « tombes » de la XVIII^e dynastie occupent ce site, dont une cache d'embaumement ou de creusement à proximité de la tombe d'Amenhotep III (WVA), une autre, probablement en relation avec l'hypogée d'Aÿ (WV 24) et une amorce de tombe royale anonyme qui a été envisagée par plusieurs chercheurs comme la tombe thébaine d'Amenhotep IV Akhenaton avant que le futur Akhenaton ne s'installe à Amarna (WV 25) [5].

Toutefois, la recherche de la tombe de Toutankhamon dans la Vallée des rois ou dans la Vallée de l'ouest soulevait à l'époque une

objection majeure de la part de la communauté des égyptologues : Davis avait trouvé en janvier 1909 dans la tombe KV 58 du matériel inscrit au nom du roi et de son successeur, Aÿ, notamment des feuilles d'or et, à proximité, avait dégagé de sous un rocher une coupe en faïence portant le cartouche du pharaon. Avec la trouvaille à une centaine de mètres de là, à proximité de la tombe de Ramsès X (KV 18), de la cache d'embaumement KV 54 où une étoffe et des sceaux étaient marqués au nom de Toutankhamon, il ne faisait guère de doute pour Davis que KV 58 était l'hypogée de ce souverain obscur. Il avait d'ailleurs intitulé son rapport concernant KV 57 et KV 58 *The Tombs of Harmhabi and Touatânkhamanou*. Carter, comme Winlock, avait une interprétation différente de ces dépôts. Si la cache d'embaumement était, aux yeux de Carter, l'assurance que Toutankhamon avait été inhumé dans la Vallée des rois, la tombe KV 58, avec son entrée à puits et sa chambre funéraire modeste et sans décor, n'avait rien d'une tombe royale. La tombe de Toutankhamon, il en était certain maintenant, l'attendait quelque part dans la nécropole royale.

La Vallée de l'ouest où il fouillait alors était, cependant, très éloignée de la cache d'embaumement KV 54. En outre, en homme de terrain, Carter avait certainement exploré les moindres recoins de ce vallon désertique ; ce qui avait dû le convaincre rapidement qu'aucun autre hypogée enfoui ne se trouvait là. La présence d'une tombe se signale généralement par des couches proches de la surface constituées d'éclats de calcaire aux angles vifs d'un blanc immaculé provenant du travail de creusement. Il faut croire qu'aucun indice de cette sorte n'était soupçonnable dans la Vallée de l'ouest. En outre, cette vallée n'avait pas été occupée à l'époque ramesside et il n'y avait aucune chance que des dépôts et structures plus anciens aient été masqués par des déblais provenant du creusement de tombes plus récentes. Les monticules des fouilles modernes qui encombraient la branche principale de la Vallée des rois étaient également absents de ce côté-ci et la Vallée de l'ouest était peu ou prou telle que l'avaient abandonnée les ouvriers de la XVIII[e] dynastie. Rien ne laissait présager qu'un autre pharaon de cette période eut décidé d'y faire creuser sa tombe [6].

La Première guerre mondiale avait ralenti l'activité archéologique. En 1917, Carter entreprit de retourner vers la partie centrale de la Vallée des rois.

Entre 1917 et 1920, Carter explora divers endroits très espacés de la vallée, mais revint régulièrement dans les environs de la tombe de Merenptah (KV 8). En effet, entre les entrées des tombes de Ramsès II (KV 7), Merenptah (KV 8) et Ramsès V et VI (KV 9), se situait un petit vallon qui avait été presque entièrement comblé par les déblais de creusement des tombes de ces rois (fig. 2). S'y ajoutaient probablement des déblais provenant du creusement des tombes des enfants de Ramsès II (KV 5) et de celle de Ramsès IX (KV 6), situées à l'est du chemin, juste en face. Tous les niveaux antiques antérieurs à ces tombes étaient donc virtuellement intacts. La tâche était néanmoins considérable et la quantité de déblais à évacuer nécessitait l'aménagement d'une voie ferrée pour les wagonnets Decauville. Le ballast des rails, surélevé par rapport au sol moderne de la vallée, avait d'ailleurs fini par condamner pratiquement l'accès à la tombe de Ramsès II (fig. 3).

Les trouvailles étaient maigres. Près de la tombe de Merenptah, une cache avec des vases de calcite aux noms de Ramsès II et de Merenptah étaient les seuls objets remarquables parmi des centaines d'ostraca figurés ou inscrits trouvés en 1920. Carnarvon commençait à douter de l'existence de tombes inviolées dans le secteur.

Entre décembre 1920 et janvier 1921, Carter fit un sondage profond juste au sud de l'entrée de la tombe de Ramsès V et VI (KV 9). Il mit au jour des cabanes d'ouvriers de l'époque de ces deux rois qui étaient dans la continuité de celles trouvées par Davis en 1908. Le sondage montrait que le lit originel de la vallée, serpentant en une sorte d'étroit canyon, était profondément enfoui sous les gravats ramessides et que le sol de l'époque de Ramsès V et VI se situait au moins entre 1,50 m et 2 m au-dessus de celui de la XVIII^{e} dynastie. Il ne poursuivit cependant pas dans ce secteur et le reste de la saison 1920-1921 fut consacré à l'exploration des environs de la tombe de Thoutmosis III (KV 34), au fond de la vallée. Ce n'est qu'à la toute fin de la campagne que Carter revint dans le centre de la vallée et explora une zone au sud de la tombe KV 55 découverte par Davis en 1907 et qui était vraisemblablement la dernière demeure d'Amenhotep IV-Akhenaton. Entre-temps, l'essentiel du vallon entre les tombes de Ramsès V et VI (KV 9) et la tombe de Merenptah (KV 8) avait été vidé et, une fois le chemin de fer Decauville démonté, il serait possible de descendre à cet endroit jusqu'au fond du lit de l'oued desséché.

Fig. 2 et 3 : En haut, la Vallée des rois avant les fouilles de Carter. L'objectif du fouilleur était en premier lieu d'enlever les déblais comblant le vallon entre la tombe de Merenptah (à droite) et celle de Ramsès V et VI (au centre). En bas, la zone au nord de la tombe de Ramsès V et VI (non visible) en janvier 1918. L'entrée de la tombe de Toutankhamon, encore masquée, se trouve à une dizaine de mètres à gauche du point le plus profond de la fouille. D'après Carter MSS. I.J. 319 et Carter MSS. I.J. 327. © Griffith Institute

Pourtant, au printemps 1922, Carter ne reprit pas le travail à cet emplacement, mais décida de nettoyer un secteur près de la tombe de Siptah (KV 47) découverte par Ayrton pour Davis en 1905. Il est difficile de connaître les raisons de ce choix dans la mesure où Davis avait apparemment exploré ce secteur en profondeur auparavant [7].

L'absence de trouvailles commençait à désespérer Lord Carnarvon dont la santé déclinait. En outre, le nouveau directeur du Service des Antiquités, Pierre LACAU, était à l'écoute des exigences nationalistes, et souvent antibritanniques, des Égyptiens dont le leader SAAD ZAGHLOUL, avait été emprisonné par les Anglais. Lacau voulait un contrôle beaucoup plus strict des activités de fouilles et limiter la part revenant aux fouilleurs lors des partages.

À l'été 1922, Carter et Carnarvon eurent une longue et importante discussion dans la magnifique bibliothèque du château de Highclere. Le mécène avait décidé de ne plus financer les travaux dans la Vallée des rois. Trop peu de résultats l'avaient amené à la conclusion que ces fouilles étaient vaines, dispendieuses et fatigantes. Carter, qui pouvait reprendre à son compte la concession, informa le Lord qu'il était décidé à poursuivre l'exploration de la vallée, quitte à le faire seul à l'aide de ses propres deniers. Carnarvon savait que Carter n'avait pas de fortune et, devant tant de pugnacité de la part de ce dernier et impressionné par sa conviction, l'aristocrate, ému, se résolut à financer une ultime campagne.

Dans quelle mesure cette relation un peu mélodramatique de l'entretien transmise par Sir Alan GARDINER est-elle exacte ? Nul ne le saura sans doute jamais. Carter avait-il plus que sa conviction et son opiniâtreté pour convaincre Carnarvon ? Souhaitait-il vraiment poursuivre seul l'exploration et, en quelque sorte, écarter Carnarvon [8] ? Voulait-il simplement l'émouvoir ?

Deux indices demeurent troublants. Le premier est lié à la politique archéologique de Carter. Pourquoi, après avoir fait un sondage profond au sud de l'entrée de la tombe de Ramsès V et VI et après avoir exploré une zone au sud de la tombe KV 55 située à moins de vingt mètres du précédent sondage, ne poursuivit-il pas dans ce secteur mais choisit-il, pour le printemps 1922, d'aller explorer les environs de la tombe de Siptah (KV 47) déjà passablement remués par Davis ?

Le second indice est la présence dans la collection de Lord Carnarvon pendant l'été 1922 – soit *quelques mois avant la découverte*

de la première marche du tombeau –, d'une paire de cabochons en faïence au nom d'Aÿ, le successeur de Toutankhamon.

Ces deux cabochons sont absolument semblables à une autre paire retrouvée par Davis dans la tombe KV 58, toute proche de la tombe de Toutankhamon [9]. Les pièces de la collection Carnarvon sont maintenant conservées dans les vitrines du Metropolitan Museum of Art [10], mais furent exposées pendant l'été 1922 au Burlington Fine Arts Club [11]. Leur provenance est totalement inconnue [12]. Ces boutons de faïence peuvent avoir été acquis sur le marché local de l'art par Carter et Carnarvon, mais ils peuvent également provenir des explorations de Carter dans la Vallée des rois, bien qu'ils ne figurent dans aucun de ses inventaires. Leur ressemblance avec les cabochons provenant de la tombe KV 58 suggère qu'ils viennent de la Vallée des rois et ils sont, peut-être, un de ces indices qui amenèrent Carter à souhaiter une ultime campagne pour l'automne et l'hiver 1922.

Après tout, Davis, quelques années plus tôt, avait la réputation de trouver une nouvelle tombe chaque année dans la vallée et, malgré le constat pessimiste qu'il faisait en 1912, il n'y avait aucune bonne raison pour qu'en remuant des déblais dans des zones épargnées par Davis, Carter ne tombe pas lui aussi sur un tombeau. C'était, en quelque sorte, presque une affaire de simples statistiques et probabilités après quinze années de fouilles [13].

L'ouverture du tombeau

Carnarvon répondit dès réception du télégramme à Carter par deux câbles envoyés le 7 novembre. Le premier indiquait simplement « arrive probablement bientôt » tandis que le second précisait « propose d'arriver à Alexandrie le 20 [novembre] ».

Carter avait un peu plus d'une dizaine de jours pour préparer l'ouverture du tombeau. Il demanda à CALLENDER, ingénieur et architecte à la retraite avec lequel il avait collaboré à plusieurs reprises, de le rejoindre, ce que ce dernier accepta.

Le 18 novembre Carter se rendit au Caire pour faire divers achats et accueillir Carnarvon. Le 21, il était de retour à Louqsor et le 23 Lord Carnarvon et sa fille, Lady Evelyn HERBERT, étaient eux-mêmes sur le quai de la gare de Louqsor [14].

Carter, occupé avec Lord Carnarvon, demanda à Callender de faire dégager de nouveau l'escalier pour une inspection dans l'après-midi du 24 novembre. Lorsque Lord Carnarvon, sa fille et Carter arrivèrent dans la vallée, il ne restait que quelques marches à exposer. Carter en avait nettoyé quatorze le 5 novembre, mais deux autres restaient encore à fouiller. C'est en dégageant ces dernières que Carter et Callender se rendirent compte que la base du blocage de la porte était constituée d'une maçonnerie un peu différente de celle que l'on voyait au-dessus. Il était évident que la tombe avait été ouverte puis refermée au moins deux fois dans l'Antiquité. Deux petites excroissances de plâtre dépassaient de la surface de l'enduit. Elles avaient l'apparence de deux demi-loupes collées à la paroi. Carter comprit alors que ces deux protubérances de plâtre étaient en fait les négatifs de petites fosses, aménagées à même le sol antique, contre le mur de fermeture, où l'on avait gâché du plâtre lorsque la tombe avait été refermée. Tous les sceaux portés sur les parties au-dessus de ces amas étaient ceux des responsables de la nécropole, le chacal sur les neuf prisonniers. En revanche, au-dessous, Carter put lire des empreintes différentes et pour lui d'une importance toute particulière, puisqu'y figurait de manière claire le nom du roi dont il cherchait la tombe depuis si longtemps : Toutankhamon.

Les sentiments des fouilleurs étaient partagés, entre déception et espoir. Ils étaient certains que la tombe avait été pillée en deux occasions dans le passé. Mais ils étaient tout aussi certains que des responsables de la nécropole avaient scrupuleusement refermé le tombeau après ces incursions, ce qui signifiait que l'hypogée devait encore contenir des éléments du mobilier funéraire original. Cette dernière fermeture du tombeau était, par ailleurs, antérieure aux règnes de Ramsès V et VI puisque les abris d'ouvriers qui se trouvaient au-dessus de l'entrée dataient au plus tard du début du creusement de l'hypogée de ces deux rois. La date était d'importance, car les grands pillages de la nécropole royale avaient commencé au plus tôt sous le règne de Ramsès IX, soit vingt ans au moins après le règne de Ramsès V. Quelle qu'ait été l'étendue des dommages subis par la tombe, ils n'auraient rien à voir avec l'entreprise systématique de récupération du mobilier et des métaux précieux qui avait caractérisé les pillages et réinhumations de la fin de la XX^{e} dynastie et du début de la XXI^{e}.

Pour ajouter à la confusion, les dernières dizaines de centimètres de déblais de l'escalier avaient fourni un peu de matériel inscrit. Les éléments d'un coffret de bois portaient les noms d'Akhenaton et de son successeur vraisemblablement féminin qui était alors abusivement confondu avec l'énigmatique Smenkhkarê (Carter n° 1k). Un fragment portait le nom d'Amenhotep III et un scarabée était même inscrit au nom de Thoutmosis III.

Tant d'informations contradictoires laissaient perplexe. Les fouilleurs avaient rencontré les noms de cinq rois différents de la XVIII^e^ dynastie ; observé les traces d'au moins deux intrusions antiques et, enfin, avaient pu constater que les dimensions modestes de l'escalier et de la porte de la tombe étaient bien éloignées des normes pour les tombes royales. Carter ne put s'empêcher de songer à la tombe KV 55 découverte par Davis en 1907 et dont l'entrée se trouvait à 30 m au nord-ouest de la tombe qu'il venait de trouver. KV 55 était de plan non royal bien qu'un pharaon y ait été enterré. Le blocage de la porte de cette tombe montrait au moins deux fermetures antiques et le matériel découvert datait également de la fin de la XVIII^e^ dynastie. Pour la poursuite des travaux de fouilles, Carter et son équipe admirent momentanément qu'ils avaient probablement trouvé une cache datant de l'époque de Toutankhamon qui devait être liée à des inhumations ou réinhumations de personnages de haut rang à Thèbes après le retour de l'orthodoxie amonienne et l'abandon d'Amarna.

Le lendemain, le 25 novembre, après avoir photographié les enduits et les empreintes qu'ils portaient, Carter et Callender démantelèrent le blocage de la porte constitué d'éclats de calcaire montés en pierre sèche et simplement liés entre eux par l'enduit extérieur. Un corridor en pente, entièrement comblé d'éclats de calcaire s'ouvrait devant eux. Le coin supérieur gauche était bloqué avec des pierres plus grosses et plus patinées. Carter y reconnut un boyau creusé dans le premier remplissage et qui devait correspondre à la dernière intrusion dans la tombe.

À la fin de la journée, le corridor n'était toujours pas vidé. Dans le remplissage, des tessons, des vases fragmentaires, de petits objets furent mis au jour.

Pendant la matinée du 26 novembre 1922, le lent travail de déblaiement du corridor se poursuivit et, au milieu de l'après-midi, une seconde porte scellée, identique à la première et portant les mêmes traces de multiples fermetures antiques, apparut à environ

dix mètres de la première, en léger contrebas. Carter se souvient dans sa narration de la découverte que cette journée fut la « *plus merveilleuse qu'il ait jamais vécue* [15] ». Il était pourtant, à cet instant et malgré les sceaux au nom de Toutankhamon, encore persuadé par les indices recueillis depuis deux jours d'avoir affaire à une cache plutôt qu'à un véritable tombeau.

Dûment relevée et photographiée, la porte entièrement dégagée était la dernière limite séparant les fouilleurs du dépôt antique qui se trouvait derrière et dont ils imaginaient le contenu avec autant d'espoir que d'appréhension. Malgré des trouvailles parfois excitantes ou émouvantes, une fouille est généralement une suite de déconvenues et de déceptions devant l'ampleur des destructions dues au temps ou aux hommes. Carter avait sans doute encore à l'esprit la désastreuse ouverture de la tombe de Bab el-Hossan (la « porte du cheval ») en 1900 pour laquelle il avait sollicité nombre d'officiels égyptiens et britanniques et qui se solda par la découverte d'une statue de Monthouhotep II, d'un cercueil vide et, au fond d'un puits de 30 m, d'une petite chambre sans mobilier de valeur. La statue royale était certes magnifique, mais bien éloignée des promesses d'une tombe royale que cette ouverture aurait dû révéler et les assistants n'avaient pas ménagé leurs critiques à l'égard de Carter.

Dans la Vallée des rois, le contexte était heureusement différent. En dehors de l'équipe réduite des ouvriers égyptiens qui avaient extrait pendant toute la journée le remplissage du corridor, seuls Carter, Callender, Lord Carnarvon et Lady Evelyn étaient les témoins et acteurs de ce qui allait être un moment historique.

À l'aide d'une barre à mine, Carter attaqua le coin supérieur gauche du blocage de la porte, enlevant petit à petit les pierres à peine maçonnées. La barre à mine ne rencontra plus, soudain, la moindre résistance. Un souffle d'air chaud s'échappa de la petite ouverture faisant vaciller les flammes des bougies. L'usage de cet éclairage sommaire était la règle, car il permettait de détecter la présence éventuelle de gaz carbonique toxique. Il n'en était rien et Carter élargit l'orifice afin de pouvoir passer un bras et pouvoir jeter un coup d'œil à l'intérieur.

À la lueur incertaine de la bougie, les yeux de Carter commencèrent à s'habituer à la pénombre du tombeau. Peu à peu des

formes devenaient plus distinctes et, partout, l'éclat de l'or renvoyait la faible lumière de la flamme vacillante. Carter était stupéfait et, comme il le rappelle, incapable de prononcer le moindre mot. Il fallut, après d'interminables secondes, que Carnarvon lui demande s'il voyait quelque chose pour qu'il sorte de l'état de sidération dans lequel il se trouvait. Il ne put que dire : « *oui, des choses merveilleuses* ! ».

Remplaçant les bougies par une torche électrique (ou en détournant le circuit électrique alimentant la tombe de Ramsès V et VI [?]) [16], les uns après les autres, Carnarvon, Lady Evelyn et Callender jetèrent un œil au contenu de la tombe et chacun demeura interdit devant le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Devant eux, trois lits funéraires dorés étaient alignés contre le mur faisant face à l'entrée. Sur les lits comme en dessous, des centaines de pièces avaient été rangées avec un ordre plutôt sommaire. À gauche, les fragments d'un ou plusieurs chars étaient identifiables et, à droite, deux statues royales encadraient un mur où, distinctement, les traces d'une porte scellée étaient visibles. Comme il n'y avait aucun objet ressemblant à un sarcophage, à un cercueil ou à un coffre à canope, les fouilleurs en conclurent rapidement qu'ils n'étaient qu'au début de leurs découvertes et que d'autres salles devaient exister dans cet hypogée.

Une exploration approfondie

Ce qui s'est passé ensuite est plus incertain. Si l'on donne foi au récit de Carter, après ces minutes d'émerveillement et d'intense émotion, les archéologues britanniques firent une inspection aussi précise que possible du contenu de la chambre depuis l'ouverture pratiquée. L'hypogée fut ensuite refermé en colmatant la brèche ouverte et quelques ouvriers de confiance furent chargés de garder le tombeau. Chacun rentra alors silencieusement à la maison de fouilles, la tête encore envahie par les images du tombeau. Pendant la soirée, échangeant leurs impressions et souvenirs, Carter et ses compagnons furent même frappés par le caractère sélectif de leurs souvenirs. Certains détails importants pour l'un d'entre eux étaient passés totalement inaperçus à un autre, et vice versa.

On sait, depuis l'enquête de Thomas Hoving, que cette relation des événements pèche au moins par omission.

Il est, en effet, assuré que les quatre Britanniques procédèrent à une visite beaucoup plus étendue, à la limite de ce que leur permis de fouilles autorisait. Dans quelle mesure cette expédition aventureuse était simplement un enchaînement de décisions liées à l'exaltation du moment, ou bien avait été secrètement préméditée est impossible à savoir. Pour un fouilleur moderne, il paraît déjà surprenant qu'aucun inspecteur du Service des Antiquités n'ait été présent sur les lieux à ce moment-là. Était-ce un simple concours de circonstances ou bien Carter et Carnarvon avaient-ils délibérément fait en sorte qu'il en fût ainsi, en avançant, par exemple, l'instant décisif du percement de la seconde porte scellée ? Nul ne peut savoir le vrai dans cette affaire. Il est en tout cas probable que Carter et ses compagnons n'étaient, à ce moment-là, pas trop embarrassés de l'absence d'un encombrant représentant officiel de l'organisme qui gérait les autorisations de fouilles.

L'après-midi même de l'ouverture, après avoir légèrement agrandi la brèche, Carter descendit dans l'antichambre et pria Lady Evelyn de le suivre [17]. Elle fut suivie quelques instants plus tard par Carnarvon et Callender. Ce dernier, qui était assez corpulent, eut même quelques difficultés à franchir la maçonnerie de la porte, haute encore de plus d'un mètre, et à descendre dans la première pièce du tombeau, légèrement en contrebas.

À l'aide des bougies dans un premier temps, puis de l'éclairage électrique ensuite, ils examinèrent le contenu de cette pièce et Carter eut la satisfaction de constater que la plupart des objets portaient le nom de Toutankhamon. La tombe qu'il recherchait depuis tant d'années était bien celle dont il arpentait maintenant l'antichambre.

Le rapide tour d'horizon des objets contenus dans cette pièce et qui étaient tous plus excitants les uns que les autres les comblait de satisfaction. La tombe de Youya et Thouya (KV 46) découverte par Davis en février 1905 avait livré plusieurs objets du même ordre avec des fauteuils luxueux, des chars et des coffres, mais ici le travail était d'une qualité infiniment supérieure et partout ce qui était simplement peint chez les beaux-parents d'Amenhotep III était plaqué d'or et d'incrustations précieuses. L'examen avait révélé la présence de trois grands lits à destination funéraire dont l'espace sous les sommiers tressés était encombré de coffres, tabourets, sièges, trônes, boîtes contenant des offrandes. Plusieurs pièces étaient à destination funéraire et les tombes royales pillées de la

XVIII[e] dynastie avaient fourni des fragments d'objets semblables, dépouillés de leurs ors néanmoins. En revanche, d'autres meubles et bibelots semblaient sortir tout droit du palais royal et donnaient quelque idée des fastes de la cour. Certains étaient totalement inconnus. En raison du manque de place évident, le mobilier de cette salle avait été empilé sur plusieurs niveaux, mais cet état résultait également d'une remise en ordre partielle effectuée durant l'Antiquité.

Derrière l'enchevêtrement des objets placés sous le lit situé au sud, Carter, qui était à la recherche d'éventuelles autres salles, découvrit une petite ouverture béante qui témoignait visiblement d'une effraction ancienne. Il restait quelques traces du scellement d'origine mais, manifestement, l'on n'avait pas pris le soin de reboucher l'orifice pratiqué par les voleurs. À plat ventre, à moitié engagé dans l'ouverture, Carter constata que cette pièce était sens dessus dessous et que les objets avaient été jetés sans soin les uns sur les autres. Il avait devant les yeux le résultat effarant d'un joyeux pillage qui avait néanmoins probablement été interrompu tant il restait de merveilles. Après le vol, hâtivement et sans beaucoup d'espace pour manœuvrer, des officiels avaient utilisé cette annexe encombrée et bouleversée pour empiler rapidement des objets qui avaient été renversés ou fracassés dans l'antichambre ; un peu comme l'on pousse la poussière sous le tapis.

Revenant dans l'antichambre, Carter se tourna de nouveau vers la surface située entre les deux statues noires du roi rehaussées d'or qui attirait irrésistiblement l'attention. C'était visiblement une porte maçonnée et lissée grossièrement à mains nues. Le plâtre avait reçu des dizaines d'empreintes de sceaux. Carter et sa petite troupe étaient désormais convaincus que la tombe se poursuivait au-delà. Les indispensables sarcophages et vases canopes, absents de la pièce où ils se tenaient et de la petite annexe en désordre, devaient nécessairement se trouver derrière cette porte murée.

La reconstitution des événements de cette fin d'après-midi du 26 novembre 1922 reste difficile à établir. Deux thèses sont envisagées. Selon la première, défendue par T.G.H. James, après l'examen de l'antichambre et de l'annexe, les quatre explorateurs sortirent alors de l'hypogée et rebouchèrent la porte murée donnant accès à l'antichambre. Selon Th. Hoving, Carter, Carnarvon, Callender et Lady Evelyn poursuivirent leur exploration du tombeau.

Toutes les études récentes s'accordent néanmoins pour affirmer que la chambre funéraire et le trésor furent visités par Carter et ses compagnons avant l'ouverture officielle du 16 février 1923. Cette exploration eut nécessairement lieu entre le 26 novembre et le 1er décembre 1922. En effet, le 2 décembre, Lady Evelyn quittait Louqsor pour retourner au Caire.

Deux témoignages directs de cette intrusion dans le reste de la tombe ont été donnés incidemment par Lady Evelyn. Dans l'émouvante lettre de vœux qu'elle envoya à Carter le 26 décembre 1922, la fille de Carnarvon écrivait : « *Lorsque [Carnarvon] se sent épuisé, il me demande de lui raconter encore et encore [la découverte du] 'Saint des Saints', ce qui agit comme [le ferait l'ouverture] d'un magnum de champagne ! Je ne pourrais jamais assez vous remercier de m'avoir permis de pénétrer dans cette enceinte sacrée. Ce fut le grand moment de mon existence* [18]. » Le Saint des Saints et l'enceinte sacrée ne peuvent que faire allusion à la chambre sépulcrale. D'un autre côté, le demi-frère de Lord Carnarvon, Mervyn HERBERT, qui était présent lors de l'ouverture « officielle » de la chambre funéraire au mois de février 1923, fut renseigné par sa nièce sur le chemin de la Vallée des rois des merveilles qu'il allait bientôt entrevoir. Il note dans son journal son « secret » : « *Tous deux [Carnarvon et Lady Evelyn] avaient été [auparavant] dans la seconde chambre. Après la découverte, ils n'ont pas pu résister [à la tentation]. Ils pratiquèrent un petit orifice dans le mur (qu'ils rebouchèrent par la suite) et s'engagèrent à l'intérieur* [19]. »

Une confirmation de cette intrusion qui, par le soin porté à en masquer les traces, était d'évidence illicite, fut apportée huit ans après la mort de Carter en 1939 par le chimiste et restaurateur Alfred Lucas dans un article et une note (posthume) des *Annales du Service des Antiquités* publiés en 1942 et 1947 et passés, du reste, totalement inaperçus à l'époque [20]. Lucas était entré au service de Carter le 20 décembre 1922, soit un peu moins d'un mois après la petite expédition de Carter, et avait remarqué quelques faits troublants. Dans son article, il donnait des compléments d'information à la publication du tombeau par Carter et Mace dont l'édition s'était échelonnée entre 1923 et 1933. Lucas s'arrêtait sur les p. 101-102 du premier volume de l'ouvrage où Carter évoquait la brèche pratiquée dans l'Antiquité par les « voleurs » et rebouchée par la suite : « *lorsque je vis le tombeau pour la première fois vers le 20 décembre* [1922] [21]*, l'orifice était masqué par une large corbeille*

– ou un couvercle – de vannerie et des joncs ramassés sur le sol placés au-devant par Carter […]. La planche XLII [de l'ouvrage de Carter & Mace] *montre l'orifice obturé, mais Lord Carnarvon, sa fille et M. Carter avaient certainement pénétré dans la chambre funéraire et la pièce de stockage* [adjacente : le « trésor »] *avant l'ouverture officielle, cette dernière étant dépourvue de porte* [22] ». Toujours sous la forme de compléments à la publication de Carter, Lucas poursuivait : « *([II] pp. 90 et 255) Cette boîte à onguent parfumé* [Carter n° 240 *bis*, *JE* 61496] *ne fut pas trouvée dans le sarcophage comme l'affirme Carter, mais soit à l'extérieur, soit à l'intérieur de la première chapelle dorée – à l'intérieur, je pense. Je l'ai vue dans la maison de Carter avant l'ouverture officielle de la chambre sépulcrale et elle fut bien évidemment trouvée lorsque Lord Carnarvon et M. Carter pénétrèrent dans la chambre funéraire. Cette boîte et quelques autres objets, dont la coupe d'albâtre* [calcite] *(vol. I, pl. XLVI)* [Carter n° 014, *JE* 62125] *et quelques éléments fragmentaires de joaillerie qui furent découverts ultérieurement sur le sol de l'antichambre à l'emplacement de l'orifice, furent emportés dans la maison de Carter pour des raisons de sécurité jusqu'à ce que l'atelier [de restauration] ait été muni d'une porte d'acier. Ils furent montrés à M. Lacau, directeur général du département des Antiquités, et furent ensuite emportés dans l'atelier où ils demeurèrent jusqu'à leur transfert au Caire* [23]. » Dans une courte note additionnelle, Lucas revient sur la brèche dans la maçonnerie de la porte donnant accès à la chambre funéraire : « *Carter affirme qu'"un examen approfondi avait révélé le fait qu'une petite brèche avait été pratiquée vers la partie inférieure* [de la maçonnerie] *et que l'orifice qui avait été creusé avait par la suite été rebouché et scellé à nouveau". Cette affirmation est trompeuse car l'orifice, contrairement à celui de la porte extérieure* [du tombeau]*, n'avait pas été comblé et scellé de nouveau par les responsables de la nécropole, mais par M. Carter* [lui-même]*. Peu de temps après que j'ai commencé à travailler avec M. Carter, il me montra en détail la fermeture et les nouveaux scellements et, tandis que je lui faisais remarquer que ceci ne paraissait pas être un travail bien ancien, il admit que ce n'était effectivement pas le cas et que c'est lui qui l'avait fait* [24]. »

Quel qu'ait été le déroulement des faits, en pénétrant dans la tombe le 26 novembre sans inspecteur du Service à ses côtés, Carter pouvait deviner qu'il était déjà à la limite de la légalité. Il avait

certes pris soin d'avertir Rex ENGELBACH, alors inspecteur en chef de Louqsor, de la découverte, mais suffisamment tard pour être sûr que celui-ci ne pourrait se rendre sur le chantier le jour même. L'absence de représentant officiel du Service des Antiquités fut-elle une opportunité mise à profit pour satisfaire discrètement une excusable, sinon légitime curiosité ? C'est d'autant plus possible que le constat que la tombe avait déjà été visitée par deux fois dans l'Antiquité offrait une occasion de dissimuler les traces d'une intrusion moderne en les faisant passer pour antiques.

En faveur d'une visite le jour même de l'ouverture demeure le fait qu'après les inspections d'IBRAHIM EFFENDI le 27 novembre, d'Engelbach le 28 et de Lacau le 30, le maquillage de la brèche pouvait laisser des indices difficiles à dissimuler et attirer la suspicion de ces personnes par la suite. Toutefois, l'indication « *après la découverte* » donnée par Mervyn Herbert semble plaider en faveur des jours suivant l'ouverture de l'antichambre plutôt que le jour même pour cette visite. En outre, si l'on peut admettre que du plâtre pouvait être à disposition dès le 26 novembre même dans la Vallée des rois en prévision de l'ouverture du tombeau et de sa fermeture en soirée afin d'en garantir de nouveau la sécurité après une courte observation, il n'en va pas de même pour la réalisation des sceaux. Ceux-ci avaient demandé la confection d'une matrice, probablement avec de la cire à cachet, à partir des impressions retrouvées sur l'une ou l'autre des portes scellées du corridor. Il est douteux que cette opération complexe ait été imaginée dans le feu de l'action et n'ait pas été préparée à l'avance. Ce n'est peut-être pas un hasard si, de toutes les empreintes qui avaient été apposées sur la porte murée de la chambre funéraire, les seules qui n'aient pas été dessinées ni enregistrées par Carter sont celles qui avaient été imprimées sur le bouchage de la « *percée des voleurs* » comme il la désigna régulièrement par la suite [25].

Un brouillon de la main de Carnarvon donne des indications sur la première visite du tombeau, le 26 novembre, mais on ne peut le tenir pour une relation nécessairement exacte des événements dans la mesure où cet écrit était certainement destiné à être diffusé à la presse et ne pouvait que livrer des informations « officielles [26] ». Le récit semble bien correspondre à l'exploration du 26 novembre du fait que Carnarvon insiste au début sur l'éclairage avec des chandelles. À la fin de sa relation, Carnarvon déclare : « *en examinant de nouveau la première chambre, nous découvrîmes, entre les deux*

grandes statues grandeur nature du roi, une partie murée sur la paroi nord de la première chambre. Celle-ci était également recouverte d'empreintes de sceaux, mais, au niveau du sol, au centre de ce mur, il y avait les traces d'une petite brèche qui avait été pratiquée, à peine large pour permettre l'accès à un homme de petit gabarit. Celle-ci avait été rescellée ultérieurement, probablement par des inspecteurs ramessides [27] ». Il n'est pas question de la chambre funéraire mais il reste curieux que Carnarvon insiste sur la période probable à laquelle l'orifice fut rebouché, donnant d'ailleurs une information en contradiction avec les autres empreintes retrouvées dans la tombe qui ne vont pas au-delà de la fin de la XVIII[e] dynastie [28]. En tout état de cause, la corbeille et autres débris de vannerie que l'on voit à la base du mur sur toutes les photographies de Burton sont absents des relations contemporaines. Il est vrai que les premiers clichés de Burton ne furent pris que le 20 décembre, un peu moins d'un mois plus tard.

Par ailleurs, un indice sérieux que les voleurs antiques qui, par deux fois semble-t-il, pénètrent dans la tombe, n'allèrent pas au-delà de l'antichambre et de l'annexe, réside dans le fait qu'il n'y a aucun raccord ni lien possible entre le moindre objet de la chambre funéraire ou du trésor et l'un ou l'autre des objets retrouvés dans l'antichambre ou l'annexe [29], alors que l'on possède quelques séries de pièces mobilières ayant perdu leur intégrité et dont les éléments se trouvaient pour partie dans l'antichambre et pour partie dans l'annexe [30]. Si des voleurs s'étaient introduits anciennement dans la chambre funéraire et le trésor, il ne fait guère de doute que des objets de la chambre funéraire et du trésor auraient été ouverts, déplacés, brisés et leurs vestiges éparpillés dans les autres chambres de la tombe, ce qui n'est pas le cas.

On ne peut porter de jugement moral abrupt et sans nuance sur la conduite de Carter. Certes, son attitude était en apparence répréhensible et il devait s'en douter, mais dans l'exaltation du moment, nul ne peut dire ce qu'il aurait fait à sa place. Peut-être pensait-il que les précautions prises et la rigueur scientifique dont il ne s'était jamais départi jusqu'à présent malgré les émotions qui le submergeaient l'autorisaient à ce qui pouvait être considéré comme un écart modeste ? La curiosité de Carnarvon et de sa fille fut-elle déterminante ? Est-ce, par souci de ne contrarier ni son mécène ni la jeune Lady, que Carter laissa s'évanouir les quelques réticences que son statut d'archéologue ramenait à son esprit ? Il

est difficile de le savoir, d'autant plus qu'on ne peut écarter la possibilité d'une inspection beaucoup plus soigneusement programmée de sa part.

Que l'expédition secrète ait eu lieu les 26, 27, 28, 29, 30 novembre ou le 1er décembre 1922 n'est pas essentiel. On peut, en revanche, en reconstituer approximativement le déroulement :

Dans un premier temps, Carter fit un orifice au ras du sol dans la maçonnerie de la porte, entre les deux statues, après avoir déplacé plusieurs objets qui en gênaient l'accès. Le trou était juste suffisant pour que Carter, Lady Evelyn et Carnarvon puissent passer. Callender, trop corpulent resterait dans l'antichambre à faire le guet.

Lady Evelyn, Carter et Carnarvon s'engagèrent donc dans le boyau qu'ils venaient de percer. Devant eux, ce n'était pas une suite de corridors mais, à quelques dizaines de centimètres, une paroi verticale dorée incrustée d'éléments de faïence bleue qui se dressait. Il y avait si peu de place entre le revers de la porte murée et cet objet monumental que les trois membres de la petite équipe durent, l'un après l'autre, longer la paroi étincelante pour essayer de la contourner vers la droite. C'était un immense coffre doré qui occupait presque complètement la salle où ils se trouvaient maintenant. Le petit côté est de ce coffre laissait deviner deux battants de porte maintenus par un lien sur lequel une boule d'argile avait été pressée puis estampillée avec des sceaux. Le cachet était probablement intact et les voleurs antiques n'avaient visiblement pas pénétré jusque-là, malgré les nombreux témoignages de Carter et de ses collaborateurs affirmant que cette porte était dépourvue de sceaux. La pièce où ils se tenaient, bien qu'ils ne puissent en avoir une vue complète, était décorée de peintures d'une étonnante fraîcheur. Carter put constater que les scènes ressemblaient fort à celles qui ornaient la chambre funéraire du roi Aÿ, le successeur de Toutankhamon, dans la Vallée de l'ouest (WV 23). Il était évident que le grand coffre doré était une chapelle funéraire très semblable à celle, plus petite cependant, qui avait été confectionnée par Akhenaton pour sa mère Tiyi et qui avait été retrouvée en assez mauvais état dans la tombe toute proche KV 55. Une conclusion s'imposait : ce grand coffre abritait certainement la dépouille du roi Toutankhamon dont le nom était omniprésent dans la chambre.

Une porte s'ouvrait sur la paroi orientale de la salle et donnait accès à une annexe qui fut désignée comme le « trésor » par la

suite. Une magnifique effigie de chacal couché placée sur un coffre brancardé semblait en garder l'entrée. Un châle à franges enveloppait le corps de l'animal, amplifiant sa dignité un peu terrifiante. Derrière lui, une tête de vache en bois doré avait été posée à terre, juste devant une grande châsse dorée dont les côtés étaient placés sous la protection des quatre déesses Isis, Nephthys, Neith et Selkis représentées sous la forme d'exquises jeunes femmes drapées ouvrant légèrement les bras. La sensualité de ces figurines qui rappelaient l'art de l'époque d'Akhenaton était inégalée. Autour de la pièce, plusieurs coffres étaient alignés, mais au-dessus d'eux d'autres pièces avaient été empilées dans un ordre tout relatif qui pouvait évoquer un rangement hâtif après profanation. On y remarquait des modèles de barques, des armes, des coffrets pour les figurines funéraires et les statues de divinités. Au passage, le petit groupe entrebâilla l'une de ces chapelles qui abritait deux figurines dorées du roi enveloppées d'une étoffe et portées par des félins.

Revenant vers la chambre funéraire, les trois Britanniques ne purent refréner leur curiosité et brisèrent le sceau de la première chapelle dorée pour examiner son contenu. Selon Carter, lors de l'ouverture « officielle » le 16 février 1923, la porte de la chapelle était dépourvue de sceau [31], ce que ne conteste pas Hoving [32]. Cette affirmation est néanmoins très surprenante. Si la quatrième chapelle dorée n'avait apparemment, elle non plus, pas reçu de scellement [33], en revanche les deux autres en possédaient [34]. Il est très probable non seulement que la première chapelle dorée ait été scellée, mais en outre, que ce sceau – dont l'apposition attestait de la fin des rites funéraires proprement dits effectués en présence du successeur de Toutankhamon – était au nom du roi Aÿ. Un témoignage indirect semble aller en ce sens, bien qu'il ait été rédigé longtemps après la découverte. Il émane de B. Bruyère, archéologue français qui fouillait alors la nécropole et le village de Deir el-Medineh où avaient vécu et étaient enterrés les ouvriers qui avaient creusé et décoré les tombes de la Vallée des rois. En 1967, à l'occasion de l'exposition Toutankhamon au Petit Palais, il livra une courte relation de sa visite de la tombe en 1922 qui fut publiée dans *Les Nouvelles Littéraires* [35]. Il rapportait alors que le sceau de la première chapelle était au nom d'Aÿ et qu'il tenait cette indication de Carter lui-même. Or, cette information s'accorde pleinement avec la présence au Musée du Caire d'un sceau au nom d'Aÿ

[*JE* 62624] qui aurait été trouvé « *dans un état fragmentaire sur le sol de l'antichambre* [36] ». Curieusement, comme quelques objets de la tombe, ce sceau ne porte pas de n° d'inventaire distinct dans les listes de Carter, bien qu'il l'ait dessiné. Ceci est d'autant plus navrant que ce sceau d'Aÿ portait à l'origine deux cartouches et que le second a disparu lorsque le scellement fut brisé, emportant un morceau d'histoire. En effet, il est tout à fait envisageable que ce sceau n'ait pas porté les deux cartouches d'Aÿ, mais seulement son nom de couronnement, et que le second cartouche ait été inscrit au nom de la reine Ankhesenamon, la veuve de Toutankhamon, selon un modèle que l'on retrouve sur l'anneau Blanchard associant les mêmes individus avec exactement la même graphie rare du nom de couronnement d'Aÿ [37].

Carter, Carnarvon et Lady Evelyn revinrent alors sur leurs pas et sortirent de la chambre funéraire pour se retrouver dans l'antichambre où Callender les attendait. Il fallait désormais sortir du tombeau sans tarder en prenant soin de dissimuler toutes les traces de leur visite. Le témoignage de Lucas montre clairement qu'à cet instant Carter avait à sa disposition à la fois du plâtre à gâcher pour reboucher l'ouverture menant à la chambre funéraire et de quoi faire imprimer sur l'enduit encore humide des sceaux identiques à ceux utilisés par les responsables de la nécropole qui avaient, dans l'Antiquité, rebouché par deux fois la tombe en scellant de nouveau les deux portes en haut et en bas du corridor d'entrée. Ensuite, Carter plaça contre la maçonnerie des morceaux de vannerie, dont une grande corbeille ou un couvercle, qui dissimuleraient la brèche et son comblement. L'apparence de ce dernier, d'après le témoignage de Lucas, était, en effet, loin de pouvoir tromper un œil expérimenté et mieux valait en interdire le plus longtemps possible les occasions d'observation directe.

Les visiteurs déplacèrent certainement plusieurs des objets qui se trouvaient autour d'eux. Il est dommage que Carter n'ait pas enregistré la position originale de certaines pièces, quitte à ce que cela ne soit connu qu'après sa mort. Un tombeau pratiquement intact permettait en effet d'avoir un instantané des dernières traces laissées par les prêtres et officiels qui quittèrent le tombeau avant qu'il ne soit scellé. On aurait pu savoir quels avaient été les derniers objets déposés en fonction des emplacements et connaître ainsi les

ultimes actes rituels pratiqués. Les voleurs antiques et les premiers visiteurs modernes en décidèrent malheureusement autrement.

Carter et les Carnarvon ne purent résister à la tentation d'emporter quelques souvenirs. Il en est ainsi de la tête du roi enfant sortant du lotus (Carter n° 08, *JE* 60723) qui fut trouvée soit dans le remplissage du corridor (selon Carter), soit, plutôt, dans l'antichambre. Cette pièce magnifique fut en fait extraite d'une caisse de vin de chez *Fortnum & Mason* un an et demi plus tard par Pierre Lacau, directeur français du Service des Antiquités lors d'une inspection de routine du magasin où étaient entreposés les objets provenant de la tombe, alors que Carter, rentré à Londres, s'apprêtait à partir pour une tournée de conférences aux États-Unis. La stupéfaction des officiels fut énorme et Lacau dut par courrier et grâce à divers intermédiaires interroger très sérieusement Carter dont il obtint un peu plus tard des éclaircissements expliquant pourquoi cet objet n'était ni enregistré ni numéroté. L'habileté de Lacau permit de faire accepter le discours justificatif de Carter auprès des Égyptiens alors en pleine fièvre nationaliste. L'honnêteté de Carter ne fut pas mise en question, mais son attitude demeura certainement propre à jeter le trouble aux yeux de nombre de participants. Le témoignage de Lucas permet également de ranger parmi les objets alors emportés par Carter et Carnarvon la coupe de calcite [Carter n° 014, *JE* 62125] et la boîte à onguent [Carter n° 240*bis*, *JE* 61496]. Hoving suppose également que plusieurs objets actuellement au Metropolitan Museum of Arts de New York furent dérobés ce jour-là. Il en est ainsi d'une remarquable statuette de gazelle (Acc. n° 26.7.1292) et d'un manche de chambrière ou de fouet orné d'un cheval en extension absolument admirable (Acc. n° 26.7.1293) (voir Annexe II).

Il est vraisemblable qu'après l'émerveillement de cette journée du 26 novembre 1922, Carter, Carnarvon, Lady Evelyn et Callender eurent quelque difficulté à trouver le sommeil la nuit suivante. Beaucoup d'images et d'idées se bousculaient dans leur tête. Il fallait néanmoins envisager la journée du lendemain et l'inspection officielle qui devait avoir lieu. Engelbach avait été averti trop tard dans la soirée, comme Carter l'avait probablement souhaité. En outre, il avait des obligations le 27 au matin et envoya Ibrahim

Effendi, l'un de ses adjoints, effectuer l'inspection officielle du tombeau. Ibrahim devait se rendre au tombeau en début d'après-midi. Pendant toute la matinée, Carter et Callender s'occupèrent de tirer une ligne électrique jusqu'à la tombe à partir du réseau qui éclairait depuis quelque temps les hypogées royaux de la vallée. Dans la tombe, après avoir soigneusement noté les sceaux sur ce qui avait été épargné la veille de la porte menant à l'antichambre, Carter fit enlever le reste du blocage. Lorsque Lady Evelyn et Carnarvon, peu avant midi et, plus tard, Ibrahim Effendi arrivèrent, il n'y avait plus de trace de cette porte et, par la même occasion, plus aucun vestige des intrusions antiques ou plus modernes dans l'antichambre [38].

Ibrahim Effendi ne remarqua probablement rien de particulier en dehors de l'exceptionnelle qualité de la découverte. L'éblouissement naturel que les objets provoquaient n'invitait pas à être soupçonneux. Depuis la matinée, le sol de l'antichambre avait été arpenté en long et en large et l'inspecteur ne vit rien de plus que ce que l'on avait bien voulu lui montrer.

Le lendemain, le supérieur d'Ibrahim Effendi, Rex Engelbach, inspecteur de la région de Thèbes, était de retour de Qena, à 50 km au nord de Louqsor. Il arriva en motocyclette dans la Vallée des rois afin, à son tour, d'inspecter le tombeau. Carter avait prévu pour le jour suivant, le 29 novembre, une ouverture « officielle » du tombeau à laquelle, paradoxalement, ne pourraient être présents ni Pierre Lacau, le directeur du Service des Antiquités, ni Paul Tottenham, le conseiller britannique auprès du ministère des Travaux Publics pour les affaires Culturelles et Archéologiques qui ne seraient disponibles que le 30 novembre. Pour cette cérémonie du 29, Carter et Carnarvon avaient invité, outre Engelbach et son épouse, Lord Allenby, haut-commissaire britannique pour l'Égypte et le Soudan [39], ainsi que Mme Allenby, M. et Mme de Garis Davies [40], l'archéologue Brunton et son épouse et quelques autres personnalités anglo-saxonnes de Louqsor [41]. Les Égyptiens conviés pour cet événement étaient essentiellement des représentants de l'administration locale [42] et, apparemment, aucun membre du gouvernement n'avait été sollicité, ce qui était certainement une maladresse. Carter et Carnarvon avaient en outre demandé à Arthur Merton et sa femme de les rejoindre. Merton était le correspondant du *Times* et l'accord d'exclusivité que Carnarvon et Carter devaient

bientôt passer avec lui allait susciter un nombre incroyable de jalousies, de protestations et, finalement, d'embarras.

Le 30 novembre 1922, Lacau et Tottenham purent à leur tour visiter le tombeau. Lacau était émerveillé et enchanté. Carter, qui avait un certain nombre de préventions et de réserves à son égard, le décrit comme particulièrement enthousiaste [43]. Tottenham promettait de son côté de tout faire pour que le gouvernement égyptien récompense Lord Carnarvon comme il le méritait et lui fournisse toute l'aide nécessaire.

Carter devait aussi faire face pour la première fois à la foule des notables égyptiens de Louqsor et ses environs qui se pressaient dans la Vallée des rois et jugeaient légitime, en tant que natifs de ce pays, d'être reçus en audience par le pharaon, leur ancêtre, dans son tombeau. À ceux-ci s'ajoutaient les touristes attirés par la rumeur et qui voulaient également avoir accès à la trouvaille. Ils venaient de si loin qu'ils pensaient avoir droit à une visite de ce simple fait (fig. 4). L'espace de circulation dans l'antichambre était très limité et ne pouvait accueillir plus de dix personnes au grand maximum. Le mobilier était à portée de main des visiteurs et risquait à tout moment d'être détérioré par des gestes malencontreux, sans compter, chez certains visiteurs, la tentation d'emporter un « souvenir ». Carter convint donc d'interdire l'accès au tombeau à toutes les personnes qui n'avaient rien à y faire d'un point de vue archéologique. Comme souvent chez Carter, la décision – assurément légitime – manquait de nuance et elle eut le don de fâcher immédiatement des personnes influentes.

Dès le lendemain, Carter prit des mesures pour faire réaliser une grille de fer qui isolerait l'antichambre. Le 6 décembre il quitta Louqsor pour Le Caire. Lady Evelyn l'avait précédé le 2 et Carnarvon le 4. La tombe avait été refermée et l'escalier de nouveau comblé par sécurité. Carter reçut d'Albert LYTHGOE, directeur de la mission archéologique du Metropolitan Museum of Arts de New York à Thèbes, l'assurance de la collaboration d'Harry BURTON, membre de son expédition, et qui était certainement le meilleur photographe pour l'archéologie à l'époque. Arthur MACE, autre collaborateur du Metropolitan Museum of Arts, fut également mis à la disposition de Carter. Au Caire, Carter acheta en grande quantité des bandes chirurgicales, des tampons de ouate, des produits chimiques et, accessoirement, une automobile. Alfred LUCAS, le chimiste du Service des Antiquités, fut également enrôlé pour l'analyse des

Fig. 4 : Officiels dans la tombe de Sethy II qui servait de laboratoire entre 1923 et 1930. On reconnaît, au premier rang et de gauche à droite, Morcos HANNA PACHA, Abdelhamid BADAOUY PACHA, Pierre LACAU, directeur du Service des Antiquités de l'Égypte, une élégante jeune femme non identifiée et Ali CHAMSI PACHA. Howard CARTER, tout sourire, se tient derrière Lacau. Cliché Burton PVK 87 © Griffith Institute

matériaux et la consolidation des objets. Le 13 décembre, la grille d'acier était prête et Carter retourna à Louqsor.

Quatre jours plus tard, la tombe était de nouveau ouverte et la grille métallique fixée. Les collaborateurs de Carter arrivèrent peu à peu, Burton le 18, Lucas le 20 et Mace le jour de Noël. L'égyptologue américain James Henry BREASTED fut également convié pour s'occuper de relever les différentes empreintes de sceaux provenant des portes scellées, soit à partir des fragments provenant des deux premières portes du tombeau maintenant détruites, soit

en examinant les restes présents sur les vestiges de la porte enfoncée de l'annexe et ceux encore en excellent état de la maçonnerie menant à la chambre funéraire, à l'exception de la partie masquée par les roseaux et vanneries.

Trois jours avant Noël, afin de calmer la presse locale outrée de l'exclusivité officieuse accordée au *Times*, Carter ouvrit la tombe à la presse égyptienne et à plusieurs notables égyptiens qui avaient été éconduits auparavant.

Le lendemain, Burton commença le travail de photographie dans l'antichambre et le poursuivit jusqu'à la veille de Noël.

Le 27 décembre, le premier objet (le coffre Carter n° 21) put sortir officiellement de la tombe pour être entreposé dans la tombe de Sethy II (KV 15) aménagée en laboratoire.

Début janvier 1923, Sir Alan H. GARDINER, le plus fameux des égyptologues anglais et l'auteur de la grammaire égyptienne de référence, commença à copier les inscriptions de l'antichambre après que Carnarvon l'eut personnellement recommandé à Carter. Le 25 du même mois Carter retourna au Caire pour accueillir Carnarvon et régler avec Lacau et les membres concernés du gouvernement égyptien le problème de l'accès au tombeau pour les personnalités égyptiennes. La signature le 10 janvier par Carnarvon du contrat d'exclusivité avec le *Times* avait envenimé les relations avec la presse locale, très influente. Il fut convenu que la tombe serait accessible une fois par semaine pour la presse et les visites, le mardi.

De retour à Louqsor, le travail de photographie, d'enregistrement des objets de l'antichambre, de consolidation et de transport vers le laboratoire se poursuivit jusqu'à mi-février. Le 16 de ce mois eut lieu l'ouverture « officielle » de la chambre funéraire en présence de représentants du gouvernement égyptien et de plusieurs invités et le 18 ce fut au tour d'Élisabeth de Bavière, reine des Belges, de contempler le tombeau. La souveraine, qui avait une réelle passion pour l'Égypte ancienne, était à l'origine de la fondation qui porte son nom et qui soutient encore aujourd'hui une partie des activités de l'égyptologie belge en Égypte. Les derniers jours du mois de février furent consacrés à la poursuite de l'enregistrement des objets avant la fermeture de la fouille proprement dite le 28. Le mois de mars serait consacré au travail sur les objets dans le « laboratoire » qu'était devenue la tombe de Sethy II. Carnarvon en profita pour faire une excursion à Assouan. À son retour à

Louqsor, une méchante piqûre d'insecte sur la tempe commença à s'infecter et à le faire souffrir terriblement. Le 14 mars 1923, il quittait Louqsor pour Le Caire, alors que son état ne faisait que s'aggraver. Six jours plus tard, Carter fut appelé en urgence au Caire. Le lendemain, 21 mars, il nota dans son journal : « *ai trouvé L[or]d C[arnarvon] très malade avec une sévère attaque d'érysipèle*[44] *et une septicémie*[45] ». Avant la découverte de la pénicilline, ce genre d'infection pouvait se révéler mortelle si elle s'en prenait à un organisme fatigué, ce qui était le cas de Lord Carnarvon. Cinq jours plus tard, une pneumonie s'était installée et Lady Almina, l'épouse de Carnarvon, arrivait au chevet de son époux[46]. Le 5 avril 1923 Lord Carnarvon décédait. La malédiction de Toutankhamon pouvait naître.

La malédiction de Toutankhamon

Indissociable de l'histoire de la découverte du tombeau, celle de la malédiction a fait récemment l'objet d'une étude exhaustive de la part de R. Luckhurst qui en examine les origines, les développements et la replace dans le contexte particulier de l'époque. Depuis la fin du XIX^e^ siècle, la mode du spiritisme était en vogue en Europe et l'idée selon laquelle les anciennes momies avaient des pouvoirs défiant les millénaires était bien installée. La remarquable conservation de certaines momies d'Égypte forçait l'admiration et, puisqu'il semblait qu'il ne leur manquait que la parole, les dépouilles se mirent à parler. En 1845, E.A. Poe réveillait dans une de ses nouvelles une momie à l'aide d'électrochocs, la rendant soudain volubile[47], peu avant que Th. Gautier ne dévoile la vie et la momie de Tahoser en 1857 pour le premier roman égyptomaniaque de l'histoire de la littérature. La première malédiction de momie apparut quant à elle vers 1896 sous la plume de l'amiral Charles Beresford qui publia une rumeur londonienne dont un écho figure déjà dans la correspondance entre R. Kipling et R. Haggard de 1889. Le récit de Beresford évoquait le sort malheureux de Walter Herbert Ingram, fils du fondateur de l'*Illustrated London News*[48], qui, après avoir acheté à Louqsor une momie en 1885, fut tué trois ans plus tard lors d'une chasse à l'éléphant au Somaliland. Sa dépouille ne put être récupérée à temps et, après

quelques pérégrinations nuisibles à son intégrité, finit par être dispersée par les pluies torrentielles. Or, la momie qu'il avait acquise, achetée par Henry MEUX et ultérieurement étudiée par Wallis BUDGE, conservateur des Antiquités égyptiennes du British Museum, aurait porté un texte vouant tout profanateur à décéder de mort violente et être privé de sépulture [49]. Bien que Budge ait constamment démenti l'existence d'une telle inscription prémonitoire, la malédiction était trop belle pour disparaître et elle perdura. Il est vrai que les incidents dramatiques qui émaillaient régulièrement les activités archéologiques étaient propres à entretenir l'inquiétude. Arthur WEIGALL relate ainsi la mort mystérieuse en 1905 de cinq pillards dans une tombe de Thèbes suite visiblement aux émanations de gaz toxiques provenant des caveaux [50]. De tels accidents étaient rares, mais la mort inattendue de Carnarvon en 1923 venait à point nommé raviver ces traditions et leur donner une publicité inattendue. L'exclusivité donnée au *Times* par l'aristocrate était un affront aux journalistes des autres périodiques qui virent dans le décès du lord aussi bien une juste vengeance du pharaon contre l'injustice faite à la presse qu'un moyen d'alimenter à bon compte les colonnes de leurs journaux avec des histoires fantastiques et macabres, faute de disposer de vraies nouvelles archéologiques du tombeau. Plusieurs écrivains prêtèrent main-forte aux folliculaires dans cette entreprise. Marie CORELLI, dont les romans étaient très appréciés de la reine Victoria, fut, un peu à son corps défendant, une des premières à nourrir la rumeur. Deux semaines avant la mort de Carnarvon dont la dégradation de l'état de santé était connue, Marie Corelli écrivit au journal *The World* son avis sur la pneumonie dont souffrait son compatriote archéologue. L'information fut reprise le 26 mars 1923 par le quotidien *The New York Times* dans un article dévolu au traitement des infections pulmonaires. Marie Corelli y faisait part de sa conviction que les Anciens Égyptiens maîtrisaient le secret de substances empoisonnées susceptibles de survivre des millénaires et de provoquer des infections bactériennes. Il semble qu'après la mort de Carnarvon ses propos aient été interprétés comme un plaidoyer en faveur de la malédiction alors qu'à l'origine ils s'efforçaient simplement de proposer une explication supposée rationnelle à la maladie soudaine du lord. Le 6 avril, le *New York Times* publiait à la suite de l'annonce de la mort de Carnarvon un petit exposé sur la croyance grandissante en la « malédiction ». Marie Corelli était de nouveau

citée indirectement dans un démenti de Wallis Budge. Elle aurait évoqué un ouvrage qu'elle possédait, traduit de l'arabe par un professeur de Louis XVI qui affirmait que les tombes égyptiennes conservaient des récipients contenant du poison afin, sans doute, de nuire aux éventuels pillards. Budge réfutait simplement ces allégations en rappelant que le traducteur « Mr Vatir » (François Vautier [?], médecin de Louis XIV et adepte des thérapies à base d'antimoine) était mort en 1667 et n'avait donc jamais pu être le professeur de Louis XVI [51].

On prête encore à Marie Corelli la diffusion du fameux texte, « *La mort vient ailée à quiconque pénètre dans la tombe d'un pharaon* » qui aurait été inscrit dans la tombe. En fait, aucune inscription du tombeau ne s'approche de près ou de loin de cette formule et, s'il existe bien quelques textes mettant en garde les éventuels profanateurs dans un petit nombre de tombes égyptiennes, aucun n'adopte la composition ni le vocabulaire de celui-ci [52].

Dans ce genre d'enquête, il semble presque naturel qu'au rang des experts on ait sollicité le créateur de Sherlock HOLMES qui était aussi habile à concocter des énigmes que son héros l'était à les résoudre. Sir Arthur CONAN DOYLE, convaincu de l'existence des revenants dont il avait, croyait-il, des preuves photographiques, ne put effectivement s'empêcher de surenchérir en affirmant qu'un « *esprit malin pourrait être la cause de la maladie fatale à Lord Carnarvon* [53] ». Il rappelait à cet effet le sort infortuné de Walter Herbert INGRAM au Somaliland en 1888 [54]. G.E. WRIGHT, secrétaire de l'*Alliance spiritualiste londonienne*, répondit néanmoins que ceci lui paraissait peu probable du fait que « *Lord Carnarvon lui-même était un spirite* [55] ». On ne s'étonne guère que, dans ce climat de fièvre irrationnelle, une jeune auteure, alors peu connue, fisse paraître dans la revue *The Sketch* du 26 septembre 1923 « L'Aventure du tombeau égyptien ». Un certain Hercule POIROT tentait de débrouiller l'énigme de plusieurs morts suspectes suite à la découverte d'un tombeau. Agatha Christie commençait ainsi sa carrière littéraire avec l'Égypte qui sera de nouveau le cadre de l'inoubliable *Mort sur le Nil* et du sublime *La mort n'est pas une fin* [56].

La science essaya, plus tard, de se montrer à la hauteur de la littérature. Après les poisons anciens, on invoqua les champignons et autres germes pathogènes qui auraient pu contaminer certains

des explorateurs. On cite ainsi le Docteur Caroline STENGER-PHILIP qui aurait mis en cause en 1986 les aliments desséchés présents dans le tombeau, lesquels auraient provoqué, par les poussières et sporules, des allergies fatales. En 1999, ce serait le microbiologiste Gotthard KRAMER de l'Université de Leipzig qui aurait identifié des spores de moisissures susceptibles de résister à l'obscurité, la sécheresse et les millénaires et d'avoir des effets pathogènes. Ces travaux auraient été confirmés par le dermatologue Hans MERK de l'Université d'Aix-la-Chapelle qui aurait identifié, parmi les spores provenant de tombeaux égyptiens, *Aspergillus flavus*, *Aspergillus terreus* et *Cephalosporium* (*Acremonium*) ; toutes espèces toxiques et susceptibles de causer de graves désordres chez des personnes âgées au système immunitaire déficient [57]. Malgré ces résultats incertains, la « malédiction » de Toutankhamon est utilisée encore comme exemple emblématique pour l'expérimentation de modèles mathématiques mettant en relation la longévité des micro-organismes et leur toxicité, mais cet emploi relève de la pure métaphore et non de la véritable démonstration scientifique qui se situe ailleurs [58]. Il reste d'ailleurs difficile d'expliquer les décès attribués à la malédiction par ces germes pathogènes, notamment en raison de la très grande sélectivité dont aurait fait preuve l'agent contaminant en regard du nombre considérable des visiteurs de l'hypogée à partir de 1922.

Toute malédiction a besoin de nouveaux morts pour rester crédible et être à la hauteur de sa réputation. Entre 1923 et 1930, les décès qui lui furent donc imputés sont en nombre variable : d'une quinzaine à une trentaine dont le lien avec la tombe de Toutankhamon est souvent assez distendu. Un simple examen du calendrier des décès suspects généralement portés en compte à la malédiction est instructif et permet de rappeler le prudent conseil de Fontenelle à propos de la *dent d'or* : « assurons-nous bien du fait avant de nous en inquiéter de la cause » :

26 novembre 1922 : ouverture de la tombe.

1) 5 avril 1923 : décès de Lord CARNARVON à l'âge de cinquante-six ans [59] d'une infection généralisée suite à une piqûre de moustique. Il était de santé fragile depuis un accident de voiture en 1901.

2) avril-mai 1923 : [?] LAFLEUR, à l'âge de (?). Ce personnage est un absolu mystère. Les articles relatifs à la malédiction le qualifient tantôt d'« ami intime de Carter », tantôt de « collaborateur de Carter » et lui attribuent les titres d'« archéologue », de « professeur de littérature ». On le prétend d'origine canadienne et, même, rattaché à l'Université McGill de Montréal. Le *Journal* et les *Diaries* de Carter comme le *Diary* de Mace au Griffith Institute ne mentionnent jamais cet énigmatique individu qui semble en réalité n'avoir jamais existé [60]. Le *Dictionnaire Biographique du Canada* ne connaît qu'un universitaire de ce nom pour cette période, l'avocat Eugène LAFLEUR, né le 12 avril 1856 et décédé le 29 avril 1930 à Ottawa sans avoir apparemment jamais rencontré Carter, ni encore moins visité la tombe de Toutankhamon [61].

3) 16 mai 1923 : mort de George Jay GOULD I, à cinquante-neuf ans [62], sur la Côte d'Azur. Gould dirigeait plusieurs compagnies ferroviaires américaines et souffrait d'une pneumonie. Il avait visité cet hiver-là l'Égypte et avait, semble-t-il, pénétré dans la tombe de Toutankhamon.

4) 26 septembre 1923 : mort du colonel Aubrey Nigel Henry Molyneux HERBERT, demi-frère de Carnarvon, à quarante-trois ans [63].

5) 13 novembre 1923 : mort à trente et un ans [64] de Woolf JOEL à Willesden, Middlesex. Il était le fils de Solomon Barnato JOEL, financier sud-africain qui avait fait fortune dans les diamants. Rien de son éventuel passage en Égypte n'est connu.

6) 15 janvier 1924 : décès d'Archibald DOUGLAS-REID, radiologue, à Chur en Suisse à l'âge de cinquante-trois ans [65]. Le *British Medical Journal* publia une notice nécrologique [66] où il apparaît qu'il avait eu de sérieux ennuis de santé trois ans auparavant et que son exposition répétée aux rayons de Röntgen avait provoqué chez lui une radiodermatite extrêmement invalidante. Il est généralement indiqué qu'il aurait pratiqué un examen radiologique de la momie de Toutankhamon. Carter ne mentionne aucune utilisation de radiographies pour la momie et, d'ailleurs, rien n'indique qu'un appareil de radiographie portable ait jamais pu être acheminé dans la Vallée des rois à cette époque. Enfin, la momie n'aurait pu être radiographiée qu'après l'ouverture du cercueil d'or absolument opaque aux rayons X. Or, cet événement n'eut lieu que le 28 octobre 1925, soit un an et neuf mois après la mort de Douglas-Reid.

7) été 1924 : mort d'Hugh Gerard EVELYN-WHITE à l'âge de quarante ans. Evelyn-White, papyrologue et coptisant, est mentionné, semble-t-il, à deux reprises dans le *Diary* de Carter, le 31 décembre 1922 pour un déjeuner avec Fitzerald et le 15 mars 1924 pour un autre repas. Rattaché à la mission du Metropolitan Museum of Art, sa santé était fragile puisqu'il fut, pendant la I^re^ guerre mondiale, par deux fois relevé de son poste pour raison de santé [67].

8) 19 novembre 1924 : Sir Lee Oliver Fitzmaurice STACK, gouverneur britannique du Soudan égyptien, est assassiné dans les rues du Caire à l'âge de cinquante-six ans. Carter mentionne dans son *Journal* sa visite du tombeau le 22 novembre 1923.

9) 25 décembre 1925 : mort de Francis G. NEWTON à quarante-sept ans [68] à Assiout. Newton fouillait le palais nord d'Amarna où Toutankhamon avait peut-être résidé. Il mourut le jour de Noël sans, cependant, avoir jamais vu la tombe du jeune roi [69].

10) 23 mars 1926 : mort à Louqsor de Georges BÉNÉDITE, conservateur en chef des Antiquités égyptiennes du Louvre, à l'âge de soixante-neuf ans [70]. Il venait, semble-t-il, de visiter le tombeau de Toutankhamon.

11) 6 avril 1928 : mort d'Arthur C. MACE à l'âge de cinquante-quatre ans [71]. Il était un cousin éloigné de Sir Matthew Flinders PETRIE qui l'avait invité en Égypte. Collaborateur de Carter dès la mi-décembre 1922, Mace est le coauteur du premier volume de la publication de Carter parue en 1923. On peut suivre dans le *Diary* de Carter la lente dégradation de sa santé. Lui-même avouait avoir été probablement intoxiqué en travaillant l'année précédant sa collaboration avec Carter dans les tombes de Licht où l'exposition régulière et répétée à des poussières minérales additionnées de bois, débris de momies, fientes de chauve-souris, avait provoqué irritation et inflammation pulmonaire. Il comparait ses difficultés respiratoires à celles des mineurs de charbon atteints de la silicose [72]. Curieusement, dans une lettre à Albert Lythgoe, il semble mettre en cause une intoxication à l'arsenic, sans que l'on sache d'où il tirait cette information [73].

12) 26 mai 1929 : mort de Mervyn Robert Howard Molyneux HERBERT, demi-frère de Carnarvon, à quarante-six ans [74]. Il avait assisté à l'ouverture officielle de la chambre funéraire en février 1923.

13) 15 novembre 1929 : mort de Richard BETHELL, décédé à l'âge de quarante-six ans [75]. Il était le fils de Richard Luttrell Pilkington Bethell, 3e Baron Westbury [76] et avait été quelques mois le secrétaire de Carnarvon. Il devait à cette relation privilégiée d'avoir été inclus dans l'équipe qui fouillait le tombeau.

14) 21 février 1930 : mort de Richard Luttrell Pilkington BETHELL, 3e Baron Westbury (père du précédent), à l'âge de soixante-dix-sept ans [77]. Il serait décédé rongé par le chagrin suite à la perte de son fils. Au passage du corbillard emportant sa dépouille, un jeune enfant aurait été renversé par l'attelage et serait décédé. Un célèbre médium, numérologue et chiromancien de l'époque, William John WARNER, qui se faisait appeler le « Comte Louis HA(R)MON », alias CHEIRO, et disait tenir ses pouvoirs d'une main de momie, en l'occurrence, prétendait-il, celle de Maketaton, la troisième fille d'Akhenaton [78], donne dans ses souvenirs les raisons de la mort de Bethell. Celui-ci aurait été, comme Lord Carnarvon, un de ses « clients [79] » et lui aurait confié que son fils avait ramené beaucoup d'objets du tombeau de Toutankhamon. Bethell l'aurait consulté pour savoir si cela devait constituer une menace. Peu de temps après, Bethell se serait défenestré [80].

15) 22 février 1930 : mort d'Edgar STEEL(E), âgé de cinquante-sept ans, à la suite d'une opération chirurgicale. Steel(e) était employé du British Museum et avait manipulé des objets égyptiens, dont des restes momifiés. Rien toutefois ne provenait de la tombe de Toutankhamon [81].

16) mi-mars 1930 : mort d'Henri LANDAUER qui avait été assistant de Carter de septembre 1926 à avril 1927, puis de septembre 1927 à avril 1928 [82].

Si l'on fait la moyenne d'âge au décès de ces personnages frappés par la malédiction (en ôtant de la liste l'énigmatique Lafleur dont l'âge au décès est, comme le reste de son existence, un mystère et Henri Landauer dont l'âge au décès est inconnu), on obtient 52,42 ans. À titre de comparaison, l'espérance de vie en France entre 1920 et 1923 était, pour les hommes, de 52,2 ans. On est dans une mortalité tristement normale en regard du nombre de visiteurs du tombeau. La malédiction de Toutankhamon apparaît en fin de compte à la fois extrêmement paresseuse [83] – elle a vraiment

épargné beaucoup de monde – et, tout aussi étrangement, résolument misogyne puisque aucune femme ne semble y avoir jamais succombé.

Il convient enfin de rappeler qu'en dehors de Lord Carnarvon, dix ans après l'ouverture du tombeau le 26 novembre 1922, tous les autres participants à cette aventure étaient toujours vivants. Arthur R. CALLENDER mourut le 12 décembre 1936, la veille de son 61e anniversaire [84] ; Howard CARTER décéda d'un lymphome le 2 mars 1939 à l'âge de soixante-quatre ans [85] et, enfin, Evelyn HERBERT BEAUCHAMP, la fille de Lord Carnarvon, s'est éteinte le 31 janvier 1980 à soixante-dix-neuf ans [86]. Signalons également qu'Alfred LUCAS, qui travailla activement de 1922 à 1932 sur les pièces du mobilier de Toutankhamon, est mort le 9 décembre 1945, à l'âge de soixante-dix-neuf ans [87], qu'Alan H. GARDINER, qui examina plusieurs inscriptions, est décédé le 19 décembre 1963, âgé de quatre-vingts ans [88] et que le docteur Douglas E. DERRY est mort à quatre-vingt-sept ans le 23 février 1961 après avoir longuement autopsié la dépouille du roi [89]. La palme de la longévité revient néanmoins au docteur Harold PLENDERLEITH, chimiste qui participa à conservation des objets de la tombe et qui mourut le 2 novembre 1997 à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans [90].

Les deux seuls événements inexpliqués liés à la mort de Carnarvon et auxquels on associe souvent la vengeance du pharaon sont la mort à Highclere du chien de Carnarvon quelques heures après le décès de son maître et la panne d'électricité qui frappa Le Caire à l'instant de son trépas. Le premier événement est une coïncidence que d'aucuns trouveront toujours étrange, mais dont il faut rappeler qu'elle fut pour le fils de Lord Carnarvon la preuve absolue de l'existence de la malédiction à laquelle il croyait intensément. De son côté, la panne électrique du Caire ne saurait être invoquée comme un événement exceptionnel. La fréquence de ces incidents dans ces années-là – et même plus tard – n'a rien de vraiment extraordinaire et s'explique aisément d'une manière statistique élémentaire.

La bénédiction de Toutankhamon

La rumeur de la malédiction de Toutankhamon eut un effet secondaire extrêmement bénéfique pour les musées européens et

américains. Nombre de possesseurs d'antiquités à l'authenticité variable imputèrent à la présence chez eux d'objets égyptiens les aléas et les petits ou gros malheurs de leur existence. L'intérêt de la découverte du tombeau avait dopé un temps le marché de l'art, mais celui-ci fut soudain inondé d'objets « maudits » que la demande limitée ne pouvait absorber. Les musées reçurent, parfois anonymement, des pièces ensorcelées qui encombrèrent souvent plus les réserves que les vitrines, si bien que certains conservateurs durent parfois renoncer à des lots qui leur apportaient plus de travail que de véritable profit pour leurs collections.

La fouille du tombeau 1923-1932

Carter revint dans la Vallée des rois le 16 avril 1923 et passa le mois qui restait avant la fin de la mission avec Lucas et Burton à enregistrer, photographier, consolider et empaqueter les objets trouvés dans l'antichambre. Le 17 mai, le navire du gouvernement appareilla pour Le Caire et le 22 du même mois, les premières pièces du mobilier furent réceptionnées par le musée qui les enregistra et, dès le lendemain, en exposa une grande partie.

La première partie de la saison 1923-1924 fut consacrée à vider l'antichambre avec les mêmes contraintes de documentation et consolidation des objets que la saison précédente.

L'activité de Carter était compliquée par les arrangements nécessaires avec la presse nationale et la presse internationale, outrées par l'exclusivité accordée au *Times* dont, en outre, le correspondant sur place, Arthur Merton, avait été intégré à l'équipe des fouilleurs. Une journée par semaine devait de surcroît être consacrée à l'ouverture de la tombe au public, moyennant un billet d'entrée. Cette disposition mobilisait en fait la demi-journée précédente pour protéger les objets et aménager le circuit et la demi-journée du lendemain pour remettre tout en ordre. Pendant une grande partie du mois de novembre Carter était resté au Caire pour négocier avec les autorités égyptiennes à la fois l'accès à la presse, la propriété intellectuelle des publications et l'accessibilité de la tombe aux visiteurs. Début décembre, Carter entreprit de démonter le mur séparant l'antichambre de la chambre funéraire après avoir déposé par morceaux les peintures qui en décoraient la surface côté nord. Après avoir enlevé les objets entourant la première chapelle

dorée, Carter commença à démonter la première chapelle en s'attaquant au panneau oriental où se trouvait la porte. Il fallut ensuite vider l'espace entre la première chapelle et le grand dais recouvert d'une étoffe décorée de rosettes de bronze doré. Des vases et des cannes encombraient cet espace. Carter parvint tout de même, en écartant le tissu, à atteindre la porte de la seconde chapelle et, après en avoir brisé le sceau, à constater l'existence d'une troisième chapelle dorée également scellée. Le 28 décembre, la première chapelle était entièrement démontée et le 29 l'étoffe supportée par le dais, débarrassée de ses rosettes, était enroulée autour d'un mât pour être déposée. Tout le mois de janvier 1924 fut consacré au désassemblage des deuxième, troisième et quatrième chapelles dorées. Début février, le sarcophage de quartzite et son couvercle étaient entièrement dégagés et, le 6 février 1924, après avoir précautionneusement soulevé et fait glisser latéralement le pesant couvercle fragilisé par une cassure antique, Carter put enfin admirer la silhouette du premier cercueil du roi dont un voile dissimulait les formes. L'activité de Carter fut seulement ralentie par les démarches incessantes auprès des autorités du Service des Antiquités avec lequel les relations se détérioraient chaque jour davantage, notamment du fait de la présence d'Arthur Merton au sein de l'équipe [91]. Carter cherchait désespérément des soutiens auprès de ses collègues et de ses compatriotes diplomates au Caire, essentiellement Allenby et Tottenham, pour faire valoir son point de vue. Début février, à la suite de longues discussions avec Lacau, Carter avait obtenu un accord avantageux au prix de quelques renoncements qu'il avait concédés en rechignant. Il ne mesurait pourtant pas la véritable portée de cette victoire à la Pyrrhus. Les membres du gouvernement égyptien étaient excédés par les exigences de Carter et certains ne supportaient plus que les quelques dizaines de m^2 du territoire égyptien que représentait la tombe de Toutankhamon fussent le seul endroit d'Égypte où l'autorité de l'exécutif était, à leurs yeux, constamment bafouée.

Ce n'est que le 25 janvier 1925 que Carter revint dans la tombe de Toutankhamon pour une très courte saison. La fouille proprement dite se limita au nettoyage à l'ammoniac de la surface du 1er cercueil doré. L'attention se porta sur la construction d'un échafaudage pour ultérieurement extraire les cercueils et la réalisation d'une vitre pour remplacer le couvercle du sarcophage. Tout le reste de la mission fut dédié à l'enregistrement et la restauration des

pièces découvertes les années précédentes, notamment les grands lits funéraires trouvés dans l'antichambre. Fin février, cette partie du travail était achevée et tout le mois de mars fut occupé à photographier les objets et les empaqueter pour leur transport jusqu'au Caire.

La saison suivante, 1925-1926, constituait le point d'orgue de la fouille de la tombe puisque c'est durant cette saison que les cercueils devaient être ouverts et la momie du roi révélée.

Le 13 octobre, après enlèvement des chevilles scellant les tenons fixés dans l'épaisseur du couvercle du premier cercueil doré, ce dernier était soulevé et laissait apparaître sous un linceul les contours du deuxième cercueil.

Le 17 octobre, des fixations placées dans les logements des chevilles aménagés dans la cuve du premier cercueil permirent à Carter d'assujettir des cordelettes. La cuve en bois doré et son inestimable contenu furent alors soulevés jusqu'au-dessus du sarcophage de quartzite. Des madriers glissés transversalement au-dessous des cercueils emboîtés servirent de berceau à l'ensemble qui avait paru à Carter d'un poids étonnamment élevé.

Pour la suite des opérations, il fallait désormais extraire le second cercueil de la coque inférieure du premier. L'espace entre les cercueils était si étroit que Carter dut imaginer une solution inédite et paradoxale. Dans un premier temps, les chevilles maintenant les tenons de fixation du couvercle du deuxième cercueil furent légèrement sorties de quelques millimètres. Un fil métallique fut alors enroulé autour de la tête de chacune des chevilles alors que l'autre extrémité du câble était fixée à l'échafaudage installé au-dessus. Ensuite, des œillets furent vissés dans les mortaises de la cuve du premier cercueil et, – une fois les madriers au-dessus du sarcophage ôtés –, la coque inférieure fut descendue dans le sarcophage tandis que le deuxième cercueil demeurait, pour quelques instants, suspendu en l'air par dix fils métalliques. Une fois un plancher artificiel posé sur la cuve de quartzite, le 23 octobre 1925, le deuxième cercueil déposé sur cette surface était prêt à être ouvert.

Le 24 octobre 1925, le couvercle du deuxième cercueil était désolidarisé de sa cuve et, soulevé, laissait apparaître le troisième cercueil recouvert d'un linceul rouge. À la stupéfaction générale des témoins, il était en or massif. Une quantité impressionnante d'onguents avait été versée dessus, maculant sa surface et remplissant l'interstice entre le deuxième et le troisième cercueil. Il était

évident que séparer ces deux pièces allait être une opération extrêmement délicate. Pour la suite des opérations, Carter décida donc d'essayer d'ouvrir le troisième cercueil, d'extraire son contenu et, ensuite seulement, de le détacher de la cuve du second cercueil.

Le 28 octobre, les huit clous assujettissant le couvercle du cercueil d'or purent être ôtés à l'aide de longs tournevis courbés et la momie apparut, couverte comme les cercueils d'un linceul.

La tête était recouverte d'un masque d'or et des poignets factices retenant les insignes croisés de la royauté ornaient la poitrine. Des bandes d'or longitudinales et transversales imitaient les liens maintenant les enveloppes de l'emmaillotage. De nouveau, une grande quantité d'onguents avait été versée et Carter comprenait déjà que la partie inférieure de la momie était probablement engluée dans cette matière poisseuse et collante remplissant le fond du cercueil d'or. Il serait probablement impossible d'extraire la momie du cercueil d'or et la fouille devrait être effectuée en laissant la dépouille dans les coques inférieures emboîtées des deuxième et troisième cercueils. En outre, les bandelettes, pulvérulentes, semblaient carbonisées et toute velléité de « dérouler » la momie apparaissait dès ce moment comme absolument illusoire. Il allait falloir procéder par niveaux avec de petits outils fins : des spatules, des couteaux, des scalpels et des brosses.

Non seulement la partie inférieure de la momie était prise dans cette sorte de résine, mais le masque d'or était également totalement collé au fond du cercueil d'or.

Après avoir fait effectuer une série de photographies de la momie, Carter déposa l'ensemble des ornements qui couvraient la momie, à l'exception du masque d'or, le 31 octobre et le 1er novembre l'ensemble des coques emboîtées des deux derniers cercueils et la momie reposant à l'intérieur furent transportés dans la tombe de Sethy II pour examen.

L'autopsie de la momie était prévue pour le 11 novembre 1925 et, entre-temps, le premier cercueil doré et les couvercles des deux autres cercueils furent laissés aux mains de Lucas pour consolidation.

Le 11 novembre au matin, les officiels se pressèrent dans la tombe de Sethy II pour ce qui devait être le « grand jour » où la momie de Toutankhamon serait dévoilée. Saleh Enan Pacha représentait le gouvernement, P. Lacau le Service des Antiquités avec le chef inspecteur Tewfik Effendi Boulos, le conservateur Mohamed

Effendi Chaâban et son assistant Hamed Effendi Souleiman. Les docteurs D. Derry et Saleh Bey Hamdi étaient mandatés par la faculté de médecine du Caire et le gouverneur de Qena, Sayed Fouad Bey El Khouli [92].

La « fouille » de la momie dura jusqu'au 19 novembre. En raison du mauvais état de l'emmaillotage, Carter procéda par couches « archéologiques », dénombrant pas moins de seize niveaux stratigraphiques. Les jambes et les pieds furent dégagés en premier, puis ce fut le tour de l'abdomen et du thorax. Lorsque les membres inférieurs furent exposés, la dépouille de Toutankhamon apparut en très mauvais état de conservation, semblant avoir été carbonisée. Les chairs desséchées et noircies étaient friables et parsemées de craquelures. Carter prit alors la décision de rompre les connexions anatomiques pour poursuivre son travail, ce qui, en outre, permettait de libérer les lourds bijoux de chacun des membres sans les briser. Plus de deux cents joyaux, sur le corps lui-même ou entre les couches de bandelettes pulvérulentes, entouraient la dépouille. La momie fut littéralement démontée puis remontée à côté. Les participants à l'opération hésitaient entre l'émerveillement que procurait la vision des parures et la déception de l'état dramatique de la dépouille. Le travail régulier de photographie, d'enregistrement et de consolidation des bijoux ralentissait en outre considérablement le déroulement des opérations.

Le 23 novembre, la dépouille de Toutankhamon, de nouveau assemblée, fut déposée dans le sarcophage de pierre. Il ne restait sur le corps que le grand pectoral Carter n° 256 ttt, la calotte de perles Carter n° 256 tttt et deux lignes de perles enfilées qui barraient le buste (Carter n° 256 sss).

Le 27 novembre, en reversant les cuves et en chauffant à l'aide de lampes à plus de deux cents degrés la cuve du cercueil d'or, Carter et Lucas parvinrent à la désolidariser de la coque inférieure du deuxième cercueil et à libérer le masque d'or. Le 31 décembre, le cercueil d'or et le masque étaient embarqués pour Le Caire. Jusqu'au mois de mai 1926, Carter s'affaira à restaurer les objets trouvés sur la momie qui furent remis aux autorités égyptiennes le 7 mai.

À l'automne 1926, lorsque Carter revint dans la tombe, tout était tel qu'il l'avait laissé au printemps. Pendant six ans encore, jusqu'en 1932, il poursuivit son patient travail d'enregistrement et de consolidation des pièces du trésor. La momie fut une dernière fois

extraite du sarcophage le 9 octobre 1926. Après avoir été de nouveau examinée et photographiée par Burton le 23 octobre, elle fut remise dans une caisse en bois sur un lit de sciure à l'intérieur du premier cercueil le 26 octobre 1926. L'ensemble fut ensuite descendu dans le sarcophage de pierre où il demeura jusqu'en 1968. Lorsque la momie fut extraite cette année-là pour une radiographie, toutes les parures laissées par Carter avaient disparu.

Entre-temps, en 1926 lors de la vente de la collection Carnarvon, puis en 1940, à l'occasion de la dispersion de la collection Carter, la tombe de Toutankhamon continua de livrer indirectement des objets. Jusqu'en 1967, des pièces dont la provenance pouvait éveiller des soupçons circulèrent sur le marché des Antiquités et alimentèrent aussi bien les musées que les rumeurs à propos de la tombe, entretenant le mystère qui, depuis le 4 novembre 1922, n'a cessé d'entourer la plus extraordinaire découverte archéologique du XX^e siècle [93].

II

LE CONTEXTE HISTORIQUE AVANT LA MONTÉE SUR LE TRÔNE DE TOUTANKHAMON, LES ORIGINES DU ROI ET SA JEUNESSE

Toutankhamon, l'« *image vivante d'Amon* », est vraisemblablement né entre 1334 et 1332 avant notre ère, probablement dans la ville d'Amarna en Moyenne Égypte, entre l'an XII et l'an XIV d'Amenhotep IV-Akhenaton. Il portait alors le nom de Toutankhaton, « *image vivante d'Aton* », qui est totalement isolé dans sa structure parmi les anthroponymes égyptiens [1].

Avant d'examiner l'ascendance du roi, il convient de donner un aperçu des événements complexes et encore âprement débattus qui ont précédé son règne et qui conditionnent en partie l'établissement de sa généalogie.

Le règne d'Amenhotep IV-Akhenaton : un aperçu historique

Entre douze et quatorze années avant la naissance de Toutankhamon, Amenhotep IV monta sur le trône d'Égypte, aux alentours du 22 novembre 1346 av. J.-C. Il était le fils d'Amenhotep III et de la reine Tiyi qui était vraisemblablement une cousine germaine de son époux [2]. Plusieurs savants ont supposé qu'une longue corégence entre Amenhotep III et Amenhotep IV avait existé. Les arguments en faveur d'une telle corégence sont insignifiants et ne résistent pas à l'examen des sources [3]. Il est inutile d'embarrasser

le lecteur avec des démonstrations fastidieuses et on considérera désormais qu'Amenhotep IV-Akhenaton, sans doute âgé de neuf à douze ans à la mort de son père, succéda « normalement » à celui-ci après le décès de ce dernier dans sa 38e année de règne [4].

Au passage de l'an III à l'an IV de son règne, vers le mois de novembre 1343 av. J.-C., Amenhotep IV, alors à Thèbes, entreprit une réforme religieuse sans précédent. Privilégiant désormais le culte exclusif de la lumière solaire personnifiée dans le disque solaire Aton, il instaura une sorte de monothéisme personnel qui n'est que la forme radicale d'une phénoménologie solaire alors en vogue. Tous les phénomènes inaccessibles aux sens sont désormais marginalisés, de même que les séculaires constructions théologiques qui alimentaient la pensée et la religion égyptienne. Si les rites – toujours plus résistants que les mythes – furent conservés, l'objet du culte comme les liturgies sont profondément bouleversés. L'Égypte et les cycles qui la traversent sont maintenant le résultat d'une création permanente du disque solaire qui devient « roi » dans le ciel alors qu'Amenhotep IV se divinise sur terre. Pour les Égyptiens, l'espace et le temps sont rétrécis de manière drastique. Pour le roi et sa famille, seuls partenaires du dieu, les rites sont des actions de grâces permanentes. De son côté, le peuple égyptien adore le roi, mais s'en remet également à la bienveillance d'Aton. Celui-ci, au contraire du Dieu des Hébreux, n'a pratiquement aucune dimension éthique – il ne récompense ni ne châtie – et, en conformité avec la phénoménologie radicale prônée par le roi, est, à de très rares exceptions près, un dieu muet, en contraste total avec les bavardes divinités d'antan. Le monde transcendant et l'au-delà, inaccessibles au sens, se confondent désormais avec l'ici-bas. La rupture avec la tradition religieuse d'autrefois est brutale.

Cette réforme radicale est peu ou prou contemporaine de l'union d'Amenhotep IV et de Nefertiti qui lui est certainement apparentée. Le couple de jeunes adolescents fait alors édifier à l'est de Karnak de nouvelles structures palatiales et cultuelles en utilisant un nouveau mode de construction rapide où les pierres, de module standardisé, sont utilisées avec la technologie jadis appliquée à la brique crue.

C'est vraisemblablement vers la fin de l'an IV ou le début de l'an V que naquit la première fille du couple, la princesse Merytaton. Elle est mentionnée, sans ses sœurs, dans une proclamation datée du début de l'an V.

Il semble que cette année V ait été celle du conflit entre le roi et le clergé d'Amon. Le 13e jour du 4e mois de la saison de la germination, le 2 mars 1342 av. J.-C., le roi, accompagné de Nefertiti et d'une partie de la cour, fit sa première adoration au soleil levant à Amarna, matérialisant ainsi l'axe du futur petit temple d'Aton. Avec un ton amer, le roi rappelle à mots couverts dans la première proclamation, gravée au cours de l'an VI, les avanies qu'il avait dû affronter pendant ses quatre premières années de règne : « *Quant à* [*ce que j'ai entendu lorsque je suis venu*] *à Akhetaton, c'est pire que ce que j'ai entendu en l'an IV ;* [*c'*]*est* [*pire*] *que* [*ce que*] *j'ai entendu en l'an III ; c'est pire que ce que j'ai entendu* [*en l'an II ; c'est*] *pire* [*que ce que j'ai entendu en, l'an I…*] [5]. » Le roi pousse d'ailleurs ensuite l'historique des échos malveillants jusqu'au règne de son arrière-grand-père, Amenhotep II.

De retour à Thèbes, pendant sa sixième année de règne, le roi eut une réaction radicale en proscrivant les mentions du dieu historique Amon dont les images et les noms furent dès lors systématiquement martelés. L'opprobre gagna même le nom du père du roi, qui fut effacé et remplacé par son nom de couronnement, et le propre nom du souverain qui abandonna « Amenhotep » (Amon est satisfait) pour « Akhenaton » (Celui qui est profitable à Aton). Dans le même temps, le nom de Nefertiti fut augmenté de l'épithète « Neferneferouaton » signifiant « Parfaite est la perfection d'Aton » qui permettait d'inclure le nom d'Aton aux appellations de la reine.

L'an VII fut sans doute celui des débuts de l'installation du roi à Amarna. Temples et palais sortirent de terre à marche forcée. Maketaton, première sœur de Merytaton naquit sans doute vers cette période et son image fut, d'ailleurs, gravée sur les stèles frontières en cours de réalisation.

Entre l'an VII et l'an XII, Nefertiti mit au monde quatre nouvelles princesses, Ankhesenpaaton – la future reine de Toutankhamon –, Neferneferouaton-la-petite, Neferneferourê et Setepenrê. Les six princesses sont présentes lors de la cérémonie de « présentation des tributs étrangers » qui eut lieu en l'an XII, le 8e jour du 2e mois de la saison de la germination, c'est-à-dire le 25 décembre (julien) 1335 av. J.-C. Ce fut certainement le moment le plus éclatant du règne d'Akhenaton et le fait que deux fonctionnaires d'Amarna aient souhaité faire figurer cette célébration à laquelle ils avaient participé dans leur tombeau montre qu'elle revêtait une

importance exceptionnelle. Le culte d'Aton est alors à son apogée ; les peuples soumis apportent avec une pompe exceptionnelle leur contribution à la richesse du pays et la famille royale s'épanouit dans les délices d'une nombreuse progéniture.

Moins de deux ans après cet événement mémorable, la situation au sein de la famille royale s'assombrit brutalement. Trois des princesses décèdent entre l'an XIII et l'an XIV : la seconde, Maketaton, âgée d'à peine huit ou neuf ans [6] et les deux dernières, Neferneferourê et Setepenrê, qui n'avaient vraisemblablement pas dépassé l'âge de cinq ans. Vers l'an XIV, la mère du roi, la reine Tiyi, meurt également et sa dépouille est ramenée à Amarna [7]. Tous ces proches sont inhumés dans la tombe royale collective et inachevée située à l'est, dans le désert, à six kilomètres du centre-ville. Ces morts rapprochées d'une femme âgée et de trois enfants laissent ouverte la possibilité d'une épidémie de grande envergure. On sait, en effet, d'après les archives hittites, qu'une pandémie frappa la Turquie actuelle et que celle-ci fut transmise aux Hittites par des prisonniers égyptiens. Bien que les détails manquent pour affiner le diagnostic, ce pourrait être une des plus anciennes attestations de la peste [8].

Ces années XIII et XIV n'ont pas produit que des événements dramatiques. Il faut, sans doute, placer dans ces deux années la naissance de Toutankhamon et l'ultime changement dans le nom protocolaire de l'Aton qui voit les allusions indirectes aux dieux Horus et Chou disparaître et être remplacées par des formules proches d'un point de vue phonétique, mais moins connotées d'un point de vue théologique [9].

L'an XV est la dernière année connue où Merytaton est encore qualifiée de « *fille royale* », mais ceci ne signifie pas qu'elle fut promue à ce moment précis au rang d'épouse royale [10]. En effet, une inscription de carrière récemment découverte prouve que Nefertiti était encore vivante et « grande épouse royale » en l'an XVI (fig. 5) [11].

C'est donc durant cet an XVI que furent tracées les dernières inscriptions connues relatives aux deux épouses attestées jusqu'à cette époque d'Akhenaton, Nefertiti, la reine en titre, et Kiya, une épouse secondaire d'Akhenaton qui doit probablement être identifiée à la princesse mitannienne Tadoughépa arrivée en Égypte à la toute fin du règne d'Amenhotep III. Kiya est visiblement tombée en disgrâce vers l'an XV et ses monuments furent ultérieurement attribués à deux des filles d'Akhenaton et Nefertiti, les princesses

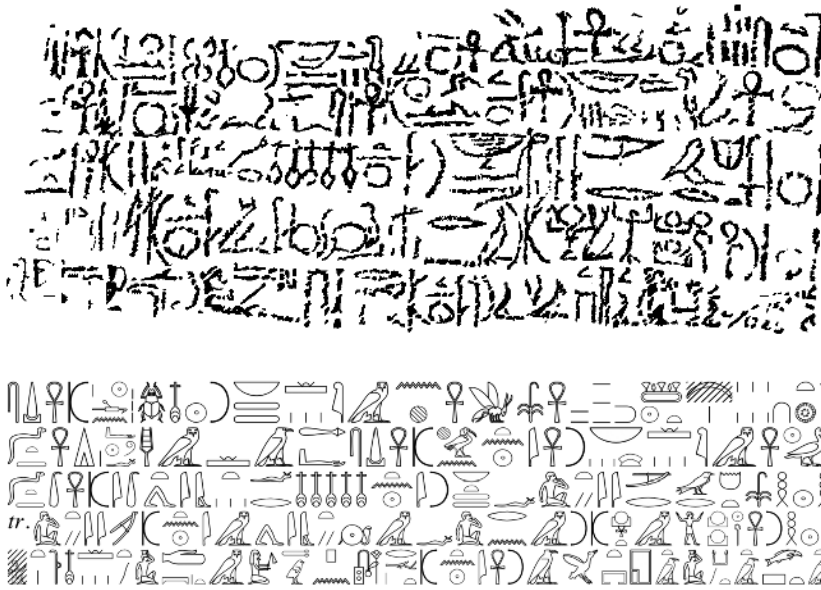

Fig. 5 : Graffito de l'an XVI mentionnant Nefertiti dans les carrières de Dayr Abū Ḥinnis avec transcription hiéroglyphique corrigeant les erreurs de la publication originale d'A. VAN DER PERRE, « The Year 16 graffito of Akhenaten in Dayr Abū Ḥinnis. A Contribution to the Study of the Later Years of Nefertiti », *JEH* 7, 2014, p. 67-108, spécialement p. 72.

Merytaton et Ankhesenpaaton. Les légendes de la fille qu'elle avait eue avec Akhenaton et qui est vraisemblablement la fille royale Baketaton [12], furent alors transformées afin de concerner des filles fictives de Merytaton et Ankhesenpaaton. En effet, il était probablement embarrassant d'effacer l'image d'une princesse qui vivait encore à la cour et le parti fut visiblement pris de conserver son iconographie, mais de modifier son nom afin qu'il corresponde à la nouvelle destination des édifices. On ne sait pas quel fut le sort ultime de Kiya dont la dernière mention datée est de l'an XVI également [13]. Une tombe avait vraisemblablement été préparée pour elle dans la nécropole royale, sans doute la tombe n° 29, mais elle est inachevée et n'a de toute évidence pas été utilisée [14]. Comme ses canopes et son cercueil furent réutilisés ultérieurement pour l'inhumation royale de la tombe KV55 de la Vallée des rois à Thèbes et que l'on ne peut guère envisager que sa dépouille et ses viscères aient été extraits de son mobilier funéraire pour y mettre

ceux d'un roi [15], il faut admettre soit qu'elle fut inhumée avec un équipement funéraire de fortune, soit qu'elle n'est pas morte en Égypte. Si elle doit être identifiée à la sœur du roi Toushratta du Mitanni, il est très tentant de supposer qu'elle fut renvoyée dans son pays. La correspondance entre l'Égypte et le Mitanni retrouvée à Amarna témoigne, en effet, d'un sérieux refroidissement des relations entre ces deux pays pendant le règne d'Akhenaton dont Kiya fit, peut-être, les frais. L'assassinat de Toushratta par l'un de ses fils est, en outre, peut-être contemporain du bannissement de Kiya et a pu jouer un rôle dans son retour éventuel au Mitanni. En tout état de cause, la fille de Kiya resta certainement en Égypte où son sort ultime demeure inconnu.

L'an XVII est le dernier du règne d'Akhenaton [16]. Comme 19 tessons, dont un certain nombre de jarres à vin, le signalent, il est probable que le roi mourut après les vendanges de l'an XVII, c'est-à-dire après le mois d'août 1329 av. J.-C. [17]

Lui succède directement la I^re^ année d'un roi généralement non nommé [18]. 60 fragments de jarres gardent la trace de cet « an I [19] ». Les rares cartouches présents sur ces étiquettes mentionnent une fois le vin du « *domaine d'Ankhkheperourê* [20] » et une fois celui du « *domaine de Smenkhkarê* [21] ».

Un roi fantôme et une reine-pharaon

Cette dernière année du règne d'Akhenaton et les trois années qui suivent sont d'une complexité déroutante qui défie les historiens. Si des personnages de premier plan disparaissent, d'autres, semblant sortir de nulle part, émergent soudain et les noms royaux que l'on rencontre sporadiquement semblent avoir posé autant de problèmes aux Égyptiens anciens qu'aux spécialistes modernes. Il y a, d'ailleurs, presque autant d'hypothèses historiques qu'il y a d'égyptologues.

Pendant longtemps, on a cru qu'Akhenaton avait pris, à la fin de son règne, un « corégent » qui aurait été son « frère » ou son « fils » et qui se serait nommé Smenkhkarê. L'intimité affichée sur une stèle de Berlin permettait même d'envisager des relations homosexuelles entre lui et ce corégent. Dans les années 1970, un examen détaillé de ces inscriptions permit d'assurer que l'un des personnages en qui l'on avait pensé reconnaître le roi

« Smenkhkarê » (bien que ce nom n'apparaisse nulle part sur ces documents) était en fait une femme en qui certains chercheurs reconnurent Nefertiti [22], d'autres Kiya [23] et, enfin, d'autres encore Merytaton [24]. Depuis, une certaine unanimité s'est faite et la plupart des spécialistes de la période sont d'accord pour penser que, sur cette courte période, l'on a affaire à deux personnages royaux, un masculin qui répond au nom de « Smenkhkarê [25] » et un autre féminin dont le nom dit de « naissance » est « Neferneferouaton [26] ». En revanche, le nom de couronnement de ces deux rois (dont une reine-pharaon, donc) serait, à l'exception d'épithètes variées et, pour le roi féminin, de marques sporadiques du féminin, identique : Ankhkheperourê pour le roi masculin ou Ankh(et)kheperourê… pour la version féminine.

Le fait que deux pharaons, qui plus est proches dans le temps, partagent a priori le même nom de couronnement doit susciter l'interrogation. En effet, le « nom de couronnement », ou *prænomen*, qui est celui contenu dans le premier cartouche des rois et qui, à la XVIII^e^ dynastie, comprend systématiquement une référence au dieu Rê, est celui qui identifie le plus sûrement un roi. Élaboré dès le décès du prédécesseur du roi, le « nom de couronnement » est, par ailleurs, utilisé de manière privilégiée pour évoquer le souverain lorsque la place vient à manquer pour citer ses autres appellations. Durant la XVIII^e^ dynastie, si l'on excepte une courte variante dans le *prænomen* de Thoutmosis III : Menkheperkarê au lieu de Menkheperrê [27], tous les *prænomina* des rois sont d'une remarquable stabilité : le roi conserve son *prænomen* du début à la fin de son règne, même s'il l'augmente sporadiquement d'épithètes. En corollaire, aucun roi ne reprend jamais le *prænomen* d'un prédécesseur. Il arrive qu'un roi puisse changer de *nomen*, c'est-à-dire prendre un autre nom que celui qui lui avait été donné par sa mère à sa naissance. C'est, notamment, le cas d'Amenhotep IV devenu Akhenaton et également, mais à titre posthume seulement, d'Amenhotep III devenu pendant l'iconoclastie amarnienne Nebmaâtrê. En revanche, les noms de couronnement de ces deux rois sont demeurés inchangés. Il faut attendre la fin de la XIX^e^ dynastie pour rencontrer le cas exceptionnel du roi Merenptah-Siptah ayant changé de « nom de couronnement » en l'an II de son règne pour des raisons obscures où l'on devine néanmoins un souci d'accroître une légitimité incertaine [28].

Deux rois qui auraient régné l'un après l'autre ne devraient donc pas, en bonne logique, avoir des *prænomina* semblables, d'autant plus que les désinences féminines qui pourraient permettre de distinguer la reine-pharaon du roi masculin sont facultatives et, d'ailleurs, régulièrement omises.

Une solution qui permet de contourner la difficulté de l'existence de deux rois partageant le même nom de couronnement est d'envisager que *l'un d'entre eux n'a en fait jamais vraiment régné*. Les monuments à son nom auraient été inscrits en vue de son couronnement, lequel n'aurait jamais eu lieu. De la sorte, on comprendrait aisément que le second roi récupère le nom de couronnement prévu pour son prédécesseur au règne avorté : celui-ci n'aurait jamais été utilisé et se trouvait pour ainsi dire parfaitement « disponible ».

Il est maintenant assuré que les documents mentionnant le « roi » Smenkhkarê, si tant est que l'on puisse parler de règne, sont chronologiquement à placer avant le règne de la reine-pharaon Neferneferouaton dont l'an III est attesté par les textes.

Un point apparemment embarrassant subsiste néanmoins si l'on s'en tient à cette chronologie, c'est l'existence de plusieurs monuments, souvent inachevés, où cette reine-pharon semble partager le trône avec Akhenaton dans le cadre d'une sorte de corégence (fig. 6 et 7).

Fig. 6 : Stèles de Berlin n° 17813 et n° 20716 provenant d'Amarna. Dessin et © Marc Gabolde

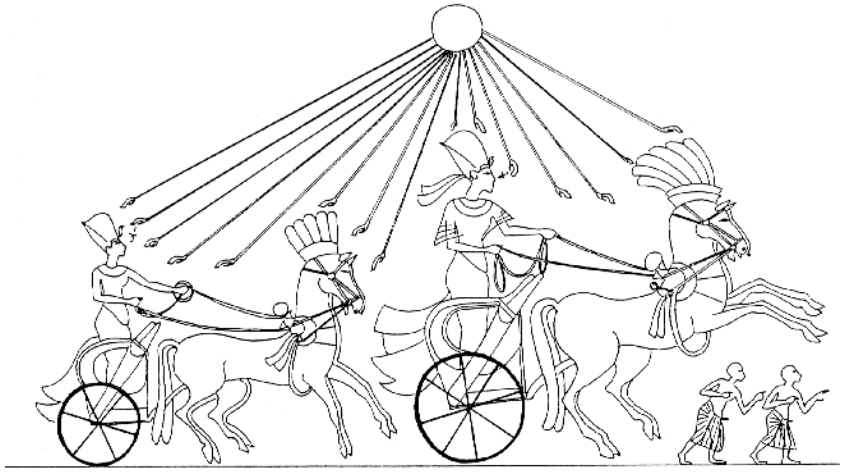

Fig. 7 : Reconstitution d'un tableau de la porte monumentale du North Riverside Palace d'Amarna, dessin de l'auteur d'après J.D.S. PENDLEBURY et B. LAVERS, *JEA* 18, 1932, pl. XII/2. Dessin et © Marc Gabolde

En fait, cette objection tombe si l'on considère qu'Akhenaton est figuré ou nommé de manière posthume sur ces monuments et que cette corégence est une fiction des Égyptiens eux-mêmes destinée à asseoir les droits à régner peut-être contestables de la reine-pharaon. Le cas ne serait absolument pas unique dans l'ancienne Égypte et le règne d'une autre reine-pharaon, Hatchepsout, offre un parallèle saisissant dans la mesure où, pour renforcer sa propre légitimité, Hatchepsout n'hésita pas à se faire représenter en corégente fictive de son défunt mari Thoutmosis II [29]. Toute autre reconstitution historique qui laisserait envisager l'existence d'une corégence à la fin du règne d'Akhenaton se heurte, depuis la découverte de l'inscription nommant le couple Akhenaton-Nefertiti comme seuls détenteurs du pouvoir à la fin de l'an XVI, à une impossibilté matérielle de placer en l'espace de moins d'une année le règne en commun de deux pharaons. Une étiquette de jarre inscrite pour du miel durant l'an XVII, la dernière année d'Akhenaton, reçut, par ailleurs, une souscription de l'an I pour contenir du vin [30]. Ce double étiquetage atteste, en conformité avec les règles de décompte des années de règne en Égypte ancienne où la dernière année d'un roi est nécessairement identique à la première de son successeur, qu'il n'y eut jamais de corégent d'Akhenaton et

qu'après la mort du roi en l'an XVII lui succéda un roi dont ce fut l'an I.

L'identité de Smenkhkarê

L'identité de l'un comme l'autre de ce pseudo-roi Smenkhkarê et de la reine-pharaon Neferneferouaton divise les archéologues. Partant du fait que le roi masculin Smenkhkarê possède un *prænomen* et un *nomen* qui adoptent tous deux la structure d'un *prænomen* royal, il est apparu que cette particularité inédite à la XVIII[e] dynastie pouvait signifier que l'un comme l'autre de ces deux noms royaux encartouchés avaient été « fabriqués » de toutes pièces en prévision du couronnement, et donc que le nom original de Smenkhkarê était tout autre. Il est d'ailleurs remarquable que, parmi les rares mentions de « Smenkhkarê », on trouve au moins deux compositions où les *prænomina* et *nomina* ont été inversés [31]. De la même manière, une inscription, qui mettait en relation Akhenaton et Smenkhkarê, a été entièrement effacée au plus tard sous Toutankhamon tant le texte était absurde [32]. Tant d'imprécisions et de repentirs montrent à l'évidence que la titulature du roi Smenkhkarê était étrange du point de vue même des Égyptiens. Or, une étude précise des *Lettres d'Amarna* et des archives hittites permet de placer à la mort d'Akhenaton l'incroyable aventure d'un prince hittite nommé Zannanza et qui aurait dû épouser une « veuve » d'Akhenaton et devenir roi d'Égypte. L'histoire entière a été transmise par sept documents :

Le premier, la *Geste de Shouppiloulioumа*, évoque dans un premier temps l'attaque par les Égyptiens de Qadesh – jadis contrôlée par le roi Hittite – [KBo V 6 A ii 21-23] :

> *« Au pays de Qadesh que mon père avait conquis, les fantassins et les chars d'Égypte vinrent et attaquèrent le pays de Qadesh. »*

Après cette incise, le récit se poursuit avec la relation de la campagne en pays hourrite, c'est-à-dire au cœur du royaume du Mitanni, sous la direction d'Arnouwanda et Zita. Puis, de nouveau, il est question des activités égyptiennes [KBo V 6 A iii 1-25] :

> *« …Tandis que mon père était en bas dans le pays de Qarqemish, il envoya Loupakki et Tarhoundazalma dans le pays d'Amq (l'actuelle plaine de la Beqa' ?). Ils partirent donc et attaquèrent l'Amq et rapportèrent déportés, bétail, ovins devant mon père. Mais quand les gens*

d'Égypte apprirent l'attaque sur l'Amq, ils prirent peur. Et comme, de plus, leur souverain Nipkhourouriya était mort, la reine d'Égypte qui était l'épouse royale[33] *envoya un messager à mon père et lui écrivit ce qui suit : "Mon mari est mort. Je n'ai pas de fils. Mais ils disent que tes fils sont nombreux. Si tu me donnes un de tes fils, il sera mon époux. Je ne prendrai jamais un de mes serviteurs pour mari ! […] j'ai peur." Quand mon père entendit cela, il convoqua les notables en conseil et leur dit : "Une telle chose n'est jamais arrivée de ma vie entière." Alors, mon père envoya en Égypte Hattoushaziti, le chambellan <en lui disant> : "Va et rapporte-moi la vérité. Peut-être veulent-ils me tromper ! Peut-être ont-ils un fils de leur roi ! Rapporte-moi la vérité." »*

La relation de la prise de Qarqemish est intercalée ici. Le récit reprend avec le retour du messager royal [KUB XXXIV 24 E3 24 + A iii 44 – A iv 15] :

« Quand vint le printemps, Hattoushaziti revint d'Égypte et le messager d'Égypte, le noble Hani, vint avec lui. Alors, comme mon père, lorsqu'il envoya Hattoushaziti en Égypte, lui avait donné les instructions suivantes : "Peut-être ont-ils un fils de leur roi ! Peut-être veulent-ils me tromper et ne désirent-ils pas mon fils pour en faire un roi !", la reine d'Égypte répondit à mon père dans une tablette en disant : "Pourquoi parles-tu de la sorte : 'Ils veulent me tromper' ? Si j'avais un fils, aurais-je écrit à une nation étrangère ? C'est une honte pour moi et mon pays ! Tu ne m'as pas crue et tu m'as même parlé de la sorte ! Celui qui était mon mari est mort et je n'ai pas de fils. Jamais je ne prendrai un de mes serviteurs pour mari ! Je n'ai écrit à aucune autre nation étrangère, je n'ai écrit qu'à toi. On dit que tes fils sont nombreux : donne-moi un de tes fils. Pour moi il sera mon mari et pour l'Égypte il sera roi !" Alors, comme mon père était en de bonnes dispositions, il accéda à la demande de la femme et s'occupa de la question du fils. »

Le colophon de la septième tablette présente les mêmes événements comme suit [KUB XXXIV 25 A iv 116-18 + E3 iv 1-25 (extraits)] :

« […]"J'étais […] amical, mais vous (les Égyptiens), soudainement, êtes devenus hostiles. Vous êtes [venus (?)] et avez attaqué l'homme de Qadesh que j'avais [détourné (?)] du roi du pays hourrite. Quand j'entendis (cela), je devins furieux et envoyai mes fantassins, mes chars et mes généraux. Ils se mirent en route et attaquèrent votre territoire, le pays d'Amq. Quand ils attaquèrent le pays d'Amq, qui est votre

territoire, vous avez, apparemment, pris peur et, en conséquence, vous me demandez maintenant avec insistance un fils comme si cela était mon devoir. Il deviendra d'une façon ou d'une autre un otage et vous n'en ferez pas [votre roi]"…
" Ainsi parla Hani, l'envoyé égyptien, à mon père : Ô seigneur, cela est […] la honte de notre pays ! Si nous avions [un fils du roi], serions-nous venus dans un pays étranger pour demander un maître pour nous ? Nipkhourouriya qui était notre maître est mort. Il n'a pas laissé de fils. L'épouse de notre maître est seule. Nous voulons un fils de notre maître (Shouppiloulioumа) afin de régner en Égypte et, pour la femme, notre maîtresse, nous voulons un mari. En outre, nous ne sommes venus dans aucun autre pays. Nous ne sommes venus qu'ici. Maintenant, ô notre seigneur, donne-nous un de tes fils." Alors mon père s'enquit de leurs vœux à propos d'un fils. »

Une autre relation de cet épisode se trouve dans la *Prière de Mourshilli II à tous les dieux* ; le passage est plus allusif [KUB XXXI 121a] :

8'-11' « [Shouppiloulioumа] envoya [les généraux] Loupa[k]ki et Tarhoundazalma, et ils attaquèrent ce pays. Mais le roi d'Égypte mourut en ces temps-là. »
16'-17' « Et, tandis que la femme du roi d'Égypte [était] dans la détres[se], elle écrivit à mon père. »

Le quatrième texte appartient au recueil des *Prières de Mourshilli II contre la peste* [KUB XIV, 8] :

19'-24' « Mon père envoya donc ses fantassins et ses chars pour attaquer la frontière égyptienne constituée par le pays d'Amq. Il envoya des troupes supplémentaires pour attaquer une nouvelle fois. (Cette tablette raconte) comment les Égyptiens prirent peur et vinrent demander aussitôt à mon père son fils pour [régn]er, comment mon père leur donna son [fils], comment ils l'emmenèrent là et l'assassinèrent. Aussi, mon père laissa la fureur s'emparer de lui, il se rendit en Égypte et attaqua l'Égypte. »

Le cinquième texte fait état des suites de l'assassinat du prince [KUB XIX, 4 + KBo XIX, 45] :

« [Quand] ils apportèrent cette tablette, ils parlèrent ainsi : ["Les hommes d'Égypte (?)] ont tué [Zannanza] et ont rapporté ceci : ' Zannanza [est mort (?)'". Et lorsque] mon père ent[endit la nouvelle] du meurtre de Zannanza, il commença à se lamenter au sujet de [Zanna]nza et, à l'adresse des dieu[x…], il parla [ain]si : "Ô dieux !

Je [n'ai rien fait de] mal, [pourtant] les hommes d'Égyp[te] ont fait [cela contre moi], et ils ont (en plus) [attaqué] la frontière de mon pays !" »

Un sixième texte, très fragmentaire, serait un brouillon ou un double de lettre hittite du roi Shouppilioulouma au roi d'Égypte [KUB XIX, 20 + KBo XII, 23] :

« Maintenant, j'en viens à l'affaire [de la mort ?] de mon fils [et] de son […]
" [En ce qui concerne ce que tu m'as écrit :] 'Ton [fi]ls (pour ?) toi pas ['…] je ne savais pas du tout […]… pas encore [… maintenant, cependant], tu écris encore en tant que roi d'Égypte… [Quand on m'a] prié [ic]i pour (que je donne) un fils en tant que ma[ri…], je ne [sa]vais pas. J'étais disposé à envoyer mon fils pour être [ro]i. [Mais tu étais déjà mon]té [sur le trône et] cela [je ne le savais] pas !"
"[En ce qui concerne ce que tu m'as] écrit : 'Ton fils est mort, [mais] je [ne lui ai pas] fait de mal (?)'"

[Quand la reine d'É]gypte [m']écrivit de nouveau, toi (?) pas […] tu/elle étai-s/t. Mais si tu [étais monté(e) (?) sur le trône entre-temps] tu aurais dû renvoyer mon fils chez lui […] ton [serviteu]r, Hani, nous a tenus pour responsables […] Qu'[avez-vous fait] de mon fils ?

En ce qui concerne le fait qu'il n'y avait jamais eu de sang versé [entre nous auparavant] : le sang versé [entre nous depuis] n'est pas une chose juste. Du fait que du sang a été versé, ceci [est devenu une affaire de crime majeur]. Si (vous dites que) vous avez peut-être [fait du mal] à mon [fils], alors vous l'avez (en fait) peut-être bien tué ! »

Enfin, un dernier texte serait, selon son éditeur, un fragment de lettre de la reine égyptienne au roi hittite faisant état des négociations en cours pour l'arrivée du prince [*Archiv von Boghazköy* 225/d = KBo XXVIII, 51=1. 225/d] :

V° :
« (1') [……che]vaux, […
(2') [……maintenant mon mari est mort et je] n'ai pas [de fils] et pour[quoi (?)]
(3') [……]… Qu'il puisse être favora[ble]
(4') [……]… un fils qui accé[dera à la royauté]

(5') [……] Vois, je suis [dans la condition de] quelqu'un [qui n'a plus de] famille !
(6') [Envoie-moi un de tes fils, et les deux grands pays ne feront plus qu']un seul pays, et tu m[e]
(7') [feras parvenir un présent de ta part, et je me réjouirai de cela] et, de même, je [te] ferai
(8') [parvenir un présent de ma part et tu t']en [réjouiras.] Et je me réjouirai lorsque mon [bel envoi pour toi] te sera remis
(9') [des mains de mon messager et tu te réjouiras lorsque ton] bel envoi pour moi me sera [remis des mains de]
(10') [ton messager !" Ainsi t'ai-je écrit.] Tu as, [depuis lors], envoyé [ton messager] Hattoushaziti […
(11') […… (à ?) un mes]sager, comme il […
(12') […… c]es [mots] chaleureux [qui] ont été [envoyés (?)…
(13') [……]… […

R°
(1) [……] celui que tu recherches… […
(2) [……] et (?) tu as fait apporter […
(3) […… c]es [……...] et tu […
(4) […… P]aapou que, pour [une mission] diplomatique, [je t'avais]
(5) [envoyé…… mon offre (?)] tu ne dois [pa]s [la] rejeter […
(6) […… Hania (?) que je t'ai envoyé
(7) […… lors]que tu as envoyé le [fonctionnaire du] pa[lais (nom propre)…
(8) […… j'apporterai à ton fils la roy]auté de mon pays […
(9) […… main]tenant et en[voie (?)…
(10) [……] pour toujo[urs (?)…
(11) [……]… […
(12) [……]… […»

Si l'on examine le contexte de ce dossier du prince Zannanza et qu'on le compare aux informations fournies par les *Lettres d'Amarna*, force est de constater que les similitudes sont grandes.

Le point de départ est la lettre EA 155 d'Abimilki de Tyr. Cette lettre contient deux informations d'importance. En premier lieu, le roi (Akhenaton) et Mayati (= Merytaton) sont traités sur un pied d'égalité, sauf dans la formule de salutations, et Tyr est appelée la « ville de Mayati », alors que partout ailleurs cette cité est qualifiée de ville du roi. Comme Merytaton n'est ni « fille de roi » comme en EA 10, ni « maîtresse de la maison » (= première dame du palais) comme en EA 11, force est de constater qu'elle partage le

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000288.N001
Dépôt légal : septembre 2015